

## Rencontre avec ...

**Alain Didier OLINGA**

Professeur à l'Institut des Relations Internationales du Cameroun (IRIC)

«L'intellectuel par excellence reste pour moi Jesus-Christ »



## Qu'est-ce qu'un intellectuel ?

### Dans ce numéro

- \* La recherche pour la recherche ?
- \* Intellectuels et pouvoir politique
- \* L'intellectuel à travers l'histoire
- \* Quels modèles intellectuels pour notre société ?
- \* Dix considérations sur l'engagement littéraire
- \* La fuite des cerveaux : un paradoxe dément ?



**Pr Alain Didier OLINGA**  
 Professeur à l'Institut des Relations  
 Internationales du Cameroun (IRIC)  
 « L'INTELLECTUEL PAR  
 EXCELLENCE RESTE POUR MOI  
 JESUS-CHRIST »  
**Pages .....**

## APPEL A CONTRIBUTION

**Les prochains thèmes  
 sont les suivants :**

- N°46 : Ethique et politique
- N°47 : Gouvernance locale  
 et développement
- N°48 : Démocratie en Afrique  
 et Processus Electoral

*Avez-vous des articles à proposer  
 en relation avec ces thématiques ?  
 Avez-vous d'autres thématiques  
 à nous suggérer ?*

*Alors contactez-nous aux adresses ci-dessous!*

## SOMMAIRE

### EDITORIAL

L'ENTRISME, CEPIEGEADULE.....

### REPERES

QU'EST-CE QU'UN INTELLECTUEL?.....  
 LES FIGURES DE L'INTELLECTUEL A TRAVERS L'HISTOIRE.....

### DIAGNOSTIC

INTELLECTUEL ET POUVOIR POLITIQUE LA DIFFICILE COHABITATION...  
 LA RECHERCHE POUR LA RECHERCHE?.....

### ALTERNATIVES

QUELS MODELES INTELLECTUELS POUR NOTRE SOCIETE?.....  
 LES CONDITIONS DE L'HETERONOMIE DES INTELLECTUELS.....

### TRUCS ET FICELLES

DIX CONSIDERATIONS SUR L'ENGAGEMENT LITTERAIRE.....

### LU POUR VOUS

COMPRENDRE LA PENSEE POLITIQUE DE GRAMSCI AU JOUR D'HUI...

### MELI -MELO

LA FUITE DES CERVEAUX: UN PARADOXE EMENT?.....

### OXYGENE

L'URGENCE DE MANGER.....

Directeur de Publication  
 Jean-Blaise KENMOGNE

Rédacteur en Chef  
 et Secrétaire de rédaction  
 Eugène FONSSI

Comité de Rédaction  
 Samuel SOFFO TODJO  
 Claude NWAFO  
 Roger KOUAM  
 Eugène FONSSI

Correspondants  
 Elidja ZOSSOU (Cotonou)  
 Masiala ma SOLO (Kinshasa)

Chroniqueur  
 Dr. Kä Mana

Dessins  
 Retin  
 Mise en ligne  
 Thierry Nomo

Secrétariat  
 Christance NEKAME

B.P. 1256 Bafoussam

Tél. : (237) 33 44 66 68  
 Fax : (237) 33 44 66 69

E-mail: [cipcre.dg@cipcre.org](mailto:cipcre.dg@cipcre.org)  
 Site Web: [www.cipcre.org/ecovox](http://www.cipcre.org/ecovox)  
 ISSN 1026 - 2261

Conception et réalisation  
 CIPCRE

Impression  
 SAM Commerce & Services  
 Yaoundé  
 77 14 04 98 / 22 02 35 31

Distribution et vente  
 Directions Nationales CIPCRE  
 Cipcre Conseil & Services  
 MESSA PRESSE

## ONT COLLABORE A CE NUMERO

Guillaume Henri NGNEPI  
 Dr. TCHATOU NYA Célestin  
 Guy Martin Kom  
 Jean TAKOUGANG  
 Franklin KAMTCHE  
 Gérardine KAMDOUM  
 Dr Célestin TCHATOU NYA  
 Gilbert MBOUBOU  
 Emmanuel KAMTCHEBU  
 Dr. Hilaire SIKOUNMO  
 Rév. Dr. KÄ MANA  
 Ernest-Marie MBONDA  
 Eugène FONSSI  
 MOHAMADOU SARR  
 Emile KENMOGNE

Textes et caricatures (c) CIPCRE  
 Sauf indication contraire, les productions  
 et les traductions sont autorisées sur  
 demande

## L'ENTRISME, CE PIEGE ADULE



Au début des années 90, des intellectuels Camerounais, au plus fort des revendications socio politiques qui ont secoué de fond en comble le triangle national, ont mis en place les éditions C3, ou Collectif Changer le Cameroun. Dans le premier volume commis par ce groupe, une radiographie sans complaisance de la situation du Cameroun en cette fin de millénaire a été faite. De même, des propositions généreuses ont été énoncées pour booster tous les secteurs d'activités, de l'éducation à l'agriculture en passant par l'industrie, l'administration, les infrastructures routières et aéroportuaires, le tourisme, le commerce, les banques, la diplomatie, la politique, l'économie, la culture, les transports, etc. « These proposals, peut-on y lire, are meant to be democratic and not dogmatic. Contrary to the latter, they are an invitation to a debate, concerted action, an invitation to share ideas. » Par cet engagement dans le débat et par ricochet, dans le champ de la transformation positive de notre société, ces intellectuels ont montré qu'ils constituent assurément une force de propositions pour l'avancement de la nation.

Mais en face, ils ont été nombreux à se laisser séduire par les sirènes du pouvoir et à tout mettre en œuvre pour entrer dans les cercles décisionnels de notre pays. C'est ainsi que le piège de l'entrisme, habilement tendu par des politiciens sans foi ni loi, a montré une redoutable efficacité tout au long de cette décennie tumultueuse et même jusqu'à nos jours. 27 juin 2004 : un groupe de 300 enseignants d'université, de chercheurs et de hauts cadres de l'administration a publié dans le quotidien gouvernemental Cameroon Tribune un appel dit de l'intelligentsia à Paul Biya l'exhortant à se porter candidat à l'élection présidentielle et demandant avec insistance au peuple Camerounais de lui accorder un nouveau mandat à la tête de l'Etat. Par cette sortie médiatique, ces intellectuels ont choisi leur camp. Par leur choix, ils ont clairement marqué leur soutien au statu quo, fermant ainsi les yeux sur les aspirations récurrentes, depuis les années de braise, d'une frange importante de la population au changement.

Un tel éclatement de la classe intellectuelle Camerounaise n'a vraiment pas de quoi surprendre. Il découle de ce que chez nous, la notion d'intellectuel est sinon fondamentalement plurivoque, du moins essentiellement controversée. Ainsi, si l'intellectuel n'est pas taxé de vandale, il est pris pour un vendu; s'il n'est pas soupçonné de collusion avec le pouvoir politique, on dit volontiers de lui qu'il est le suppôt des partis politiques de l'opposition ; s'il n'est pas de mèche avec certains lobbies ethniques, il peut être privé de la reconnaissance de ses pairs ; s'il n'est pas diplômé de l'enseignement supérieur même s'il produit des œuvres d'esprit de grande qualité, il peut simplement être considéré comme un débrouillard de l'expertise ; s'il ne bedonne pas de diplômes ou n'a pas acquis le grade tant convoité de professeur d'université, sa notoriété est réduite aux modestes dimensions du sombre lycée où il enseigne. Tant pis si son œuvre poétique, son roman ou ses nouvelles dégagent une force littéraire incontestée et développent une vision du monde cohérente.

L'éclatement tous azimuts de la classe intellectuelle Camerounaise a pour conséquence son extrême fragilisation et le peu d'influence qu'elle exerce sur la marche en avant de notre histoire. Lorsque le chasseur de la mal gouvernance qu'est supposé être l'intellectuel se transforme en gibier et tombe grossièrement dans le piège du pouvoir politique avec tout ce que cela suppose de pratiques ésotérico-mystiques, c'est tout un système de valeurs intellectuelles, morales et éthiques qui bascule dans la dérision. Et du coup également, c'est l'incrédulité qui s'installe dans l'opinion pour ne pas parler de la désillusion, du désenchantement et du désarroi. L'intellectuel adepte de l'entrisme ne mesure pas toujours le poids ni l'étendue des ravages de ses actes. Il se complait dans l'artifice et bien plus grave, dans une fixation débile sur son ego et dans le déni de ses responsabilités citoyennes véritables : pas les responsabilités qu'il proclame *urbi et orbi*, mais les responsabilités que lui impose son statut.

Si la classe intellectuelle évitait de toutes ses forces le piège de l'entrisme, elle se mettrait sans coup férir à l'écoute des grands enjeux de notre société. Elle contribuerait avec efficacité et efficience à la bataille contre la maladie, l'ignorance, la corruption, le chômage, la crise environnementale et tous les autres maux qui minent le tissu social. Et la voie qui mène à l'emploi, au développement durable, à la bonne gouvernance et aux valeurs de l'excellence serait largement ouverte aux populations. Et le divorce aujourd'hui observé entre les citoyens et les intellectuels organiques s'inverserait en une relation de compréhension mutuelle, dans laquelle artistes, juristes, enseignants, anthropologues, sociologues, politologues, musicologues, économistes, philosophes, éditeurs, journalistes, cinéastes, historiens, chercheurs, psychanalystes, médecins, psychologues, pédagogues, géographes,... joueraient certes des partitions différentes, mais dans une symphonie unique, celle du bonheur partagé.

*Pasteur Jean-Blaise KENMOGNE*  
*Directeur de Publication*



## QU'EST-CE QU'UN INTELLECTUEL ?

*C'est assez dire qu'être intellectuel n'est pas d'abord une question de niveau d'instruction ou de diplôme. C'est, en revanche, la proportion des illettré(e)s et des non diplômé(e)s qui permet, par contraste, de fournir une teneur à la notion d'intellectuel(le), à tel moment donné, en tel lieu : plus les illettrés seront nombreux, moins il faudra d'instruction et de diplômes, pour être un intellectuel, et surtout tenir la fonction.*

Qu'est-ce d'abord qu'un intellectuel ? Posons autrement la question : pourquoi un ouvrier, un paysan, un manoeuvre ne passent-ils pas pour des intellectuels ? Ce n'est pas parce qu'ils ne penseraient pas, n'auraient pas d'opinion, ne détiendraient nul savoir. C'est uniquement parce qu'ils n'exercent pas une fonction dont le fait de penser, de professer des opinions, de produire et de vulgariser un certain savoir constitue l'essence distinctive. Or la valorisation d'une telle fonction dépend du milieu, de l'environnement. Il ne saurait donc suffire, pour être ou surtout devenir un intellectuel, de travailler de la tête et pas ou guère des mains : il faut encore et surtout, dans le système des rapports sociaux existant, occuper une place, exercer une fonction, qui au détriment du travail manuel, privilégie le travail mental. De sorte que si ouvrier, paysan, ou manoeuvre l'on ne passe pas pour un intellectuel, on peut néanmoins être tout cela et intellectuel par-dessus le marché.

### L'intellectuel et le lettré

C'est que être intellectuel c'est avoir autant un rapport d'appropriation et d'assimilation au savoir, qu'une relation de novation et de créativité. L'intellectuel diffère du simple lettré en ce sens qu'il ne se borne pas à faire en sorte que par le savoir, les connaissances, le monde soit pour sa conscience : il faut aussi et surtout qu'il soit par elle. Le lettré s'imprègne l'esprit d'informations et de connaissances. L'intellectuel fait mieux : en les ordonnant à quelque fin pratique, ce qui l'amène à son tour à former en informant ; c'est-à-dire, au sens propre, donner forme, et au figuré, tenir au courant en assignant une signification et une valeur ; et ainsi, induire un comportement, un acte.

Donc, l'intellectuel (le) n'est pas seulement celui ou celle qui sait, pense, écrit, dit, dessine, sculpte, peint ou filme ; c'est en outre et surtout celui / celle qui veut et fait. En ce sens, le problème inhérent à sa condition est celui de savoir comment dépasser ses discours, rendre efficaces ses représentations mentales. La réponse valable mais unique est : pas autrement qu'en les réalisant. L'intellectuel, de fait, diffère du théoricien en ceci qu'il lui faut donner forme concrète à ce qu'il produit, prend et donne pour des valeurs désirables et réalisables. Sauf à être inconscient avec lui-même.

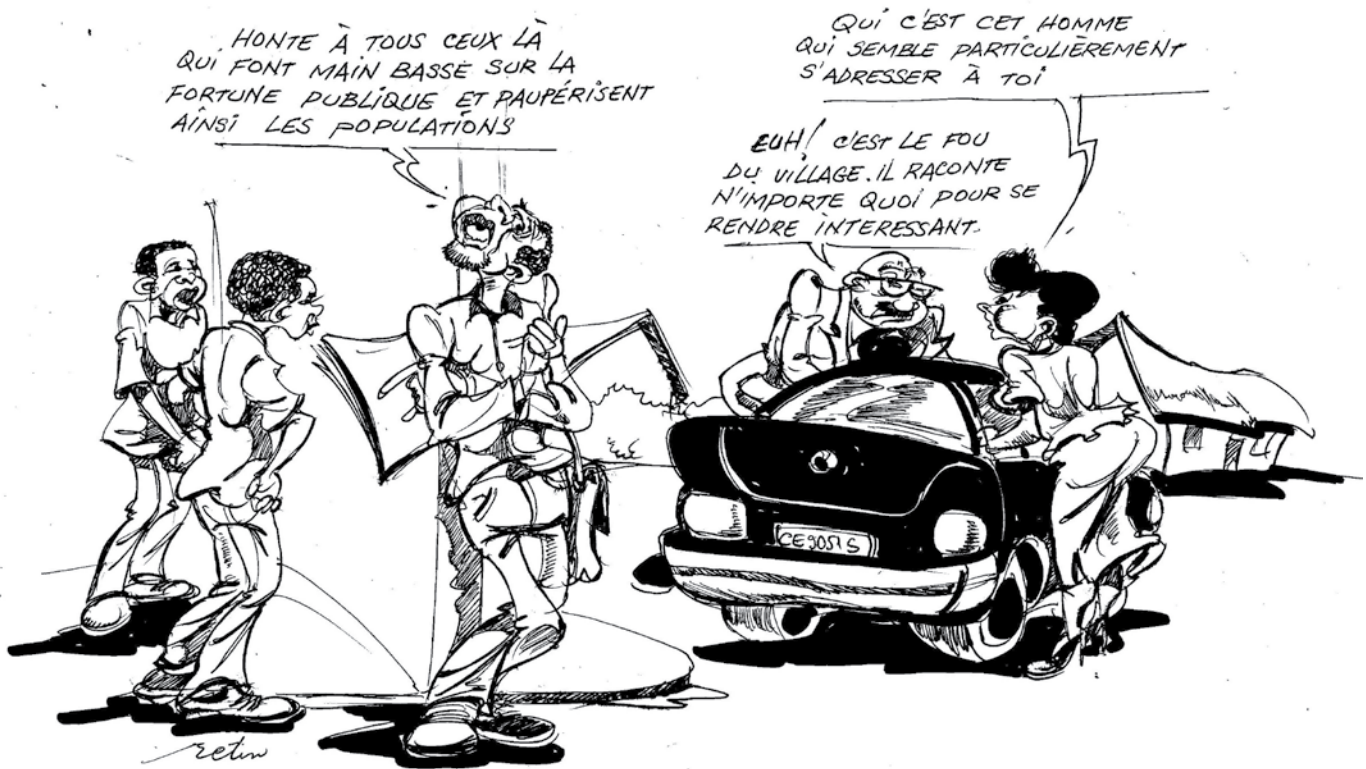
### Engagement, action

Cela dit, il est une prétention rarement variable de certains intellectuels : se poser en esprits sans attaches, voguant au-dessus de la mêlée, à égale distance de la victime et du victimaire, de l'Etat et du citoyen, voire du sujet, et soumettant, interrogatifs et critiques, à quelque examen "autonome", "rationnel", et "méthodique", la pratique historique saisie dans sa diversité.

Il est peu de contrevérités plus souvent propagées. Celle-là vit de ce que le débat public sur la structure de classe de notre société est presque tabou. Dans le contexte des discours nationalitaires et unanimitaires d'intention, comment, sa rhétorique aidant, l'intellectuel ne passerait-il pas pour exempt de tout parti pris ?

En vérité cependant, l'intellectuel(le) est un homme ou une femme pareil(le) à tout (e) autre, inséré (e) dans une société où il / elle occupe une place, joue un rôle, exerce une profession, émerge à un budget, professe ou non des croyances morales, religieuses, etc. Il / elle ne choisit pas d'être engagé(e), ni davantage de ne pas l'être. Car, effet obligé de son insertion sociale, il / elle l'est toujours et déjà, en dépit qu'il / qu'elle en ait. Ce qui seule peut être choisie, et qu'il / qu'elle choisit le cas échéant, c'est la signification sociopolitique de son engagement. Encore ce choix peut-il, à ses propres yeux, ne pas être totalement conscient. Toujours est-il qu'en prenant position pour ou contre des valeurs, pour ou contre des conduites, l'intellectuel (le) se range aux côtés de certaines classes sociales contre d'autres. Son engagement n'est pas un devoir dont il pourrait, à son gré, se dispenser, mais un fait dont le devoir consiste à assumer les conséquences, sans broncher : on ne jongle pas innocemment avec les mots, les images, les pinceaux, etc. En se prétendant désengagé, l'intellectuel, au pire, se ment à lui-même, et au mieux, donne le change à une fraction de son public.

Mais s'il ne ment à son public ni à lui-même, l'intellectuel a forcément une certaine conscience de la nature véritable, du sens profond, et des enjeux principaux de son engagement. Cette conscience est ce qui le distingue de toute autre personne ayant,



sur le monde, des vues éventuellement personnelles, mais sans pouvoir les coordonner en une vision peu ou prou cohérente, ni les ordonner à quelque fin pratique expressément recherchée. Une telle conscience n'est nullement un don, comme on dit, du ciel ou de la providence, mais l'effet d'un labeur mental persévérant que l'intellectuel, de par ses occupations mêmes, et au rebours du travailleur manuel, a le loisir d'accomplir. S'il pense, met en forme et expose ses opinions, il n'est pas seul à pouvoir le faire, mais à en avoir les ressources, et la disponibilité, le temps pour s'y employer à son aise. C'est cette division du travail qui lui donne aussi le moyen et le loisir de prendre conscience des présupposés et des implications de son engagement.

On ne peut être intellectuel sans le savoir. Ni s'éprouver tel sans aussitôt le prouver par et dans l'expérience. Ce sont ses actes qui font l'intellectuel, le manifestent. Il produit des images, des mythes, des idées, des concepts ; mais tout le monde en fait autant, avec sans doute un bonheur inégal. Il donne ses productions mentales pour vraies ; mais tout le monde aussi. Ce qui cependant le distingue, c'est que sa vérité à lui, il entend l'assumer par et dans ses actes. Son activité essentielle consiste sans doute à produire de la culture et à la divulguer ; mais l'exigence suprême, liée à cette activité, n'est pas tout uniment la quête du vrai, du beau, du bien ; c'est la réalisation de ce qui

est ainsi recherché, sa mise en œuvre, dans l'existence personnelle de l'intellectuel, et dans la vie sociale de tous les jours. De toute autre personne ayant des opinions, l'intellectuel se distingue ainsi par le fait qu'il n'entend pas seulement atteindre le plus de cohérence possible dans l'incarnation des siennes, mais s'y emploie effectivement de son mieux. Loin d'être simplement celui qui sait, pense, dit, dessine, peint, compose ou écrit, il est en outre et surtout celui qui veut et fait. Problème inhérent à sa condition : comment rendre efficaces ses représentations mentales et ses mots pour les dire ? Autrement dit, comment dépasser ses discours ? Sa réponse, explicite ou implicite : pas autrement qu'en les réalisant. Aussi son existence est-elle sous-tendue, justifiée même par le souci, l'effort obstiné et courageux de donner forme concrète à ce qu'il produit, prend et donne pour le beau, le juste, le vrai, le bien, l'humain, etc. Sauf à être inconséquent, s'il juge, dénonce, condamne ou absout les comportements des hommes à l'aune de sa vision du monde, de celle-ci, il commence par faire le principe régulateur de sa propre conduite. De son exemple dépend son audience. Sa crédibilité aussi.

*Guillaume Henri NGNEPI,  
Philosophe*



## LES FIGURES DE L'INTELLECTUEL A TRAVERS L'HISTOIRE

*A travers l'histoire, l'intellectuel est vu comme un oracle, comme un éclaireur, comme un précurseur, comme un briseur d'idoles (un iconoclaste). C'est sous le prisme de la contestation libératrice que l'intellectuel est perçu, de Socrate à Njoh-Mouelle, en passant par Karl Marx, Rousseau, Nietzsche, Zola, Voltaire, Sartre, Nkrumah, Césaire, Patocka, Bernard-Henri Lévy... Qu'ont-ils fait de si éloquent, de si passionnant, de si fascinant, au point où l'évocation de leur nom se fait avec respect et considération ? Arrêt sur la vie et l'œuvre de quelques-uns d'entre eux.*

L'humanité de l'histoire a bénéficié de la protection réflexive de penseurs qui ont choisi de faire de la liberté et la dignité de l'homme des valeurs cardinales. Ces vigiles de l'humain et du devenir positif de l'humanité ne sont malheureusement pas nombreux, le manteau de l'intellectuel n'étant pas le vêtement au monde le plus aisé à porter. Dans la short list que nous allons dérouler, nous nous sommes intéressés aux penseurs qui se sont gardés d'établir des différences naturelles ou culturelles entre les peuples, les races ou les continents. L'intellectuel n'a pas de patrie. Les ailes de ses idées ou de son combat sont faites pour traverser les frontières.

Commençons, non par hasard, par Socrate. Citoyen grec (470-399 avant J-C), Socrate a marqué l'histoire universelle en travaillant pour la libération morale de l'homme. Il a œuvré à sortir l'homme de l'obscurité du sensible pour l'élever au niveau de la lumière de l'intelligible. Avant la révolution socratique, le monde, son origine et son contenu (le cosmocentrisme) préoccupaient les penseurs. L'homme était un instrument à la merci des phénomènes naturels et surnaturels. Il était fait.

Avec Socrate, l'homme devient le centre et la fin de tout (anthropocentrisme). Il se fait. C'est cette transition radicale qui a fait dire à Jean Brun que « la pensée de Socrate est un des pivots de l'histoire puisque avec elle se clôt une période et qu'une autre commence » (Socrate, p.6).

Pour Socrate, « se faire » pour l'homme consiste à se construire moralement, spirituellement. La quête aveugle de la matérialité prédispose l'esprit au mensonge, au vol, au crime, bref au vice. Les biens matériels ont pour finalité d'enrichir le corps. C'est l'enrichissement de l'esprit qui préoccupe le maître de Platon. Un esprit riche, c'est un esprit cultivé, instruit, civilisé donc humanisé. C'est l'esprit qui fait la grandeur de l'homme. C'est lui qui le distingue de la bête ou de la plante. Un esprit riche est un esprit vertueux, qui sait distinguer le beau du laid, le bien du mal, le juste de l'injuste, et qui met toutes ses ressources à contribution pour parfaire le monde. La vie de Socrate se confond à l'enseignement du bien, au

perfectionnement moral de l'homme : « Je n'ai d'autre occupation en effet, dit Socrate, que de circuler dans les rues en vous persuadant, jeunes et vieux, de ne pas vous soucier de votre corps et de l'argent en priorité et de ne pas y tenir aussi fort qu'à votre âme et aux moyens de la perfectionner. Je dis que l'argent ne fait pas le mérite, mais que c'est le mérite qui entraîne la réussite financière et tous les autres avantages humains » (Platon, Apologie de Socrate, Hatier Paris 1993, pp. 65-66).

Socrate se présente lui-même comme un examinateur. Examiner, c'est réfléchir sur les travers de la condition humaine. C'est cette réflexion sans complaisance parce que destinée à dénoncer les incohérences, ce qui va d'ailleurs valoir au père de la maïeutique un procès au terme duquel il est condamné à mort. Et exécuté. Malgré cette fin tragique - et peut-être à cause de cette fin tragique - Socrate est resté, selon les mots de Anne Baudart, une « personnalité de l'histoire mondiale » (Baudart, A. « Platon » in Histoire de la philosophie, vol. 1. Armand Colin, Paris 1993, p. 23).

Sur les traces de Socrate, et sur la voie du réveil positif de l'homme, nous pouvons situer les personnalités suivantes :

- Giordano Bruno. 1548-1600. Philosophe italien. Accusé d'hérésie par l'inquisition. Incarcéré pendant sept ans, puis brûlé vif.
- Galilée. 1564-1642. Physicien italien. Il proclama l'héliocentrisme contre le géocentrisme. Poursuivi par l'inquisition, il renonça publiquement (abjuration) à sa théorie pour échapper à la mort. Pourtant la terre, comme il l'avait annoncé, tourne bien autour de soleil. Cette contribution à faire reculer l'erreur et l'obscurité est un devoir pour tout intellectuel. C'est vrai que Galilée avait reculé. Mais cela se comprend !
- Voltaire. 1694-1778. Ses écrits contre la monarchie, ses positions en faveur de la laïcité, ses ironies sur les guerres de religion, son implication dans l'Affaire Calas, lui ont valu d'être respecté. L'Affaire Calas a permis à Voltaire de



montrer aux yeux du monde que la défense de la dignité bafouée n'a pas de prix. Le fils de Jean Calas, Marc Antoine Calas est retrouvé pendu. Le parlement de Toulouse accuse le père, Jean Calas (1698-1762), d'avoir tué son fils et d'avoir maquillé son crime par le suicide. Le 10 mars 1762, malgré ses pleurs qui crient son innocence, Jean Calas meurt, roué, place Saint-Georges. Voltaire trouve cette affaire troublante et ses enquêtes dévoilent progressivement la vérité de l'innocence de Jean Calas, réhabilité le 09 mars 1765. Réhabilitation tardive peut-être. Mais décisive et historique parce qu'interpellant les magistrats du monde sur les drames que peuvent causer certains erreurs judiciaires.

- Jean-Jacques Rousseau. 1712-1778. Père incontesté de la révolution française de 1789. Ses écrits en faveur de la démocratie ont préparé intellectuellement – conceptuellement – la mort de la monarchie. Le Contrat social, qu'il publie en 1762, sous titré « Principes du droit politique », est un excellent condensé sur le passage de l'esclavage à la liberté. Pour Rousseau, « l'homme est né libre, et partout il est dans les fers » (Rousseau, J.P du Contrat Social, Bordas, Paris 1985, p. 60). Ce sont ces fers socio-économico-politiques qu'il faut briser. Pour le bien-être de l'homme. Rappelons qu'en Avril 1776, deux années avant sa mort, l'auteur de l'Emile distribua dans la rue une circulaire intitulée : « A tout Français aimant encore la justice et la vérité ». C'est tout dire !

- Karl Marx. 1818-1883. Philosophe allemand, il est l'une des personnalités de l'histoire de l'intellectualité qui a particulièrement retenu notre attention. Né dans une famille bourgeoise, il a toute sa vie combattu la bourgeoisie mondiale. Ce qui l'intéresse, « c'est la société humaine ou l'humanité socialisée » (Dixième thèse sur Feuerbach). Le souci de la classe bourgeoise c'est la bonne santé du Grand Capital. Cela passe par la paupérisation de la classe ouvrière. Donc par la chosification de l'homme. Cet état de choses est inadmissible, insupportable. Pour Marx l'homme est le même partout. Et aucun être humain n'a le droit de maltraiter un autre. Tout combat qui va dans le sens de rendre impossible l'aliénation de l'homme par l'homme est le bienvenu. C'est pour cette humaine raison que l'auteur du Capital a cautionné « la dictature du prolétariat ». Dans Le manifeste du parti communiste, Marx et Engels interpellent l'humanité entière sur la valeur du combat libérateur : « Abolissez l'exploitation de l'homme par l'homme, et vous abolirez l'exploitation d'une nation par une autre na-

tion. Du jour où tombe l'antagonisme des classes à l'intérieur de la nation, tombe également l'hostilité des nations entre elles » (Marx Karl. Engels F. le Manifeste du Parti Communiste, Ed. en langue étrangère, Pékin 1970, p. 56). Mais la guerre de Marx contre les instruments de l'aliénation n'est pas seulement orientée vers la bourgeoisie au pouvoir. Il s'attaque aussi à la religion qui endort, selon lui, l'esprit humain.

- Cette religion n'échappe pas à la critique de Nietzsche. 1844-1900. Le surhomme qu'il se donne de créer ne peut s'accommoder des idoles. L'auteur de Par-delà le bien et le mal décrète la mort de Dieu pour plus de libération de l'homme (Nietzsche F. ainsi parlait Zarathoustra, Gallimard, Paris 1947, p. 19).

- Emile Zola. 1840-1902. L'Affaire du Capitaine Dreyfus a permis à l'auteur de Germinal de marquer les esprits. A travers un article intitulé « J'accuse », qu'il publie dans le journal « L'Aurore » en janvier 1898, Zola avait réussi à relancer le procès de Dreyfus avec au bout son acquittement et sa réhabilitation.

- Jean-Paul Sartre. 1908-1980. Grand défenseur de la liberté humaine, Sartre n'a jamais cautionné la prostitution de l'homme. Il présente son refus de l'antisémitisme dans Réflexions sur la question juive. En 1946, l'auteur de L'être et le néant prend position contre la guerre d'Indochine. En 1948, il s'attaque à l'impérialisme américain. De 1956 à 1962, Sartre soutient les nationalistes algériens (F.L.N). En 1968, il soutient les jeunes étudiants qui manifestent pour une amélioration de leur condition. Pourquoi cette passion à s'intéresser aux autres et à ce qui leur arrive? Parce que pour Sartre, l'homme « est responsable de tous les hommes » (Sartre J.P, L'existentialisme est un humanisme, Nagel Paris 1946, p. 24).

- Kwame Nkrumah. 1909-1972. Homme politique et penseur ghanéen, Nkrumah a fait de la libération de l'Afrique du joug de l'impérialisme occidental son combat. Ses idées en faveur du panafricanisme sont éloquentes. Sa volonté à transcender son individualité ainsi que les frontières du Ghana ont fortifié sa personnalité. L'Afrique doit s'unir n'est pas seulement le titre d'un livre qu'il a écrit, mais une brûlante passion qui l'a ébranlé toute sa vie.

- Jan Patocka. 1909-1977. Philosophe tchèque. Accusé de subversion, il est persécuté et torturé par le pouvoir politique de son temps, pouvoir qu'il critique. Le 13 mars 1977, l'auteur de La crise du sens meurt d'une hémorragie cérébrale. Cette mort programmée, comme le fut celle de Socrate, a fait dire à Paul Ricoeur que Jan Patocka fut « littéralement mis à mort par



le pouvoir ».

- Aimé Césaire. 1913-2008. Poète martiniquais et ardent promoteur de la négritude, donc de l'éveil de la conscience noire, Césaire a de toutes ses forces combattu le colonialisme et l'abâtardissement du Noir par le Blanc. La violence de son verbe n'a d'égal que la puanteur du mal qu'il décrit. Le nègre « comique et laid » qu'il peint dans Cahier d'un retour au pays natal n'est plus simplement l'être typique d'une race. C'est toute la misère de l'humanité qui est ainsi déshabillée. Afin que les chiens ne se taisent plus !

laga, F. La crise du Muntu, Présence africaine Paris, 1977, p. 223).

- Bernard-Henri Lévy. (1948...). Philosophe français, Bernard-Henri Lévy se réclame sartrien, dans la méthode. Pour lui, la mission de l'intellectuel est d'intervenir sur les questions de son temps. Sa fonction est « d'explorer » les grands problèmes : le chômage, la famine, la maladie, la dictature, la pauvreté... Son exploration doit aider à les résoudre. Pour l'auteur de l'Eloge des intellectuels (1988), si les fléaux comme la pornographie musicale, la prostitution, le racisme et autres radicalismes religieux



- Marcien Towa. (1931...). Son radicalisme face à l'absolue puissance accordée à tort aux dieux et aux gouvernants fait de lui le vigile de la conscience libre. Pour lui, l'intellectuel, donc le philosophe « n'est ni neutre, ni désintéressé » (Towa, M. Essai sur la problématique philosophique dans l'Afrique actuelle, CLÉ Yaoundé 1971, p.31).

- Fabien Eboussi Boulaga. (1934...). Il est le philosophe du questionnement du sens et du non sens, du manifeste et du caché, du visible et de l'invisible. Chez lui, les aliénations peuvent se trouver là où on les soupçonne le moins. Son œuvre est une interprétation et un déchiffrement. Les écarts de la religion, les entorses et les vernis de la politique travaillent pour la production d'un type d'homme falsifié parce que déformé et détourné. Seule la libre pensée, courageusement affirmée, surtout dans un contexte de dictature, peut mettre fin à la servitude : « La vie libre et raisonnable, selon lui, ne se comprend que comme lutte contre la possibilité de la violence, contre la menace toujours latente de la servitude » (Eboussi Bou-

et politiques gagnent du terrain, c'est en raison de la démission des intellectuels. Celui que l'on surnomme affectueusement BHL s'est ouvertement attaqué à Nicolas Sarkozy en octobre 2007 lorsque le président français, en visite au Sénégal, avait tenu sur l'Africain des propos dignes du temps de la colonisation. Le « Discours de Dakar » faisait savoir que « l'homme africain n'est pas assez entré dans l'histoire. Jamais il ne s'élançait vers l'avenir. Dans cet univers où la nature commande tout, il n'y a de place ni pour l'aventure humaine, ni pour l'idée de progrès ». En intellectuel averti, BHL avait vivement qualifié ce discours de « raciste ».

- Ebénézer Njoh-Mouelle. (1938...). Philosophe camerounais que l'on est en droit de situer dans la tradition de la réflexion critique telle qu'initiée par Socrate, Njoh-Mouelle est à juste titre l'ennemi par excellence de l'aliénation culturelle et morale de l'homme. La libération plénière de l'homme passe par son émancipation morale, sa transcendance éthique. C'est la pollution de l'esprit qui est à l'origine des maux dont souffre l'homme. Un esprit atrophié lim-





ite le champ d'action de l'homme et retarde du même coup les possibilités de développement de la communauté. Il s'agit chez l'auteur de Développer la richesse humaine de combattre la sous-humanité sous toutes ses formes. Sur le plan individuel et collectif, ce combat passe par la lutte contre la dépersonnalisation, la superstition, l'ignorance, l'absence de liberté... bref par ce que le philosophe appelle « la misère objective » (Njoh-Mouelle E. De la médiocrité à l'excellence, CLE, Yaoundé 1970, p. 33). Sur le plan politique, Njoh-Mouelle interpelle les Etats, notamment africains, sur l'importance du respect du bien public et de la pratique de la bonne gouvernance. Pour lui, la crise de la politique africaine plonge ses racines dans les dictatures qui sont au pouvoir. Pour soigner cette crise qui prend en otage tout un continent, il faut commencer par soigner, c'est-à-dire par reconverter moralement ceux qui gouvernent. Njoh-Mouelle a occupé de hautes fonctions politiques dans son pays. Mais sa vie politique n'a pas effacé « LA RAISON » de l'intellectuel qui l'habite. Il est resté critique. Voici un extrait de l'obscur théâtralisation de la politique démagogique africaine qu'il

dénonce alors qu'il est encore ministre (de la communication) : « Le fait est que la plupart des aspirants au gouvernement des Etats n'y sont pas poussés par la volonté de servir leurs peuples, contrairement aux contenus de leurs faciles et trompeuses proclamations, mais davantage par un intérêt personnel ou des intérêts de groupes et de castes. Nous dirions de tribus, dans la situation africaine d'aujourd'hui (...). Comment ne pas relever plus particulièrement à cet égard le cas de la majorité des régimes des Etats africains marqués par la farouche volonté des gouvernants de s'éterniser au pouvoir ? » (Njoh-Mouelle E. Discours sur la vie quotidienne, Afrédit, Yaoundé 2007, pp. 117-118). De s'éterniser au pouvoir...pour le malheur des peuples qu'ils gouvernent !

De Socrate à Njoh-Mouelle, l'intellectuel doit être permanemment en alerte, en éveil. Son sommeil ne peut qu'éroder lentement, mais sûrement, le peu de dignité qui permet à l'humanité de se tenir debout.

*Par : Dr. TCHATOU NYA Célestin.  
Enseignant de philosophie*

## L'INTELLECTUEL EXOTIQUE

Il existe en Afrique selon Eboussi Boulaga, un avatar, c'est-dire une fausse copie, des modèles d'intellectuels issus de la Grèce Antique et de la philosophie des Lumières : c'est l'«intellectuel exotique». Celui-ci est intellectuel uniquement parce qu'il sait lire et écrire. « Il est, précise Eboussi, l'homme du livre et du crayon ou de la plume » (Eboussi Boulaga, F. L'intellectuel exotique, article). Ce savoir acquis dans les écoles occidentales ne lui est cependant d'aucune utilité pratique. Il est incapable de transformer son environnement, de le domestiquer. Ce qui l'intéresse et le préoccupe vraiment, c'est son insertion de le circuit administratif. Il veut accéder aux postes de responsabilité, avoir un budget à gérer et non pas produire des travaux scientifiques. Mais fondamentalement, il possède deux caractéristiques selon notre auteur : il est touriste de la culture occidentale et exilé de sa propre culture.

Il aime être à la mode occidentale pour montrer qu'il est « un blanc ». Il sera ainsi toujours habillé en veste et cravate. Son mets préféré, ce n'est ni le ndolè, ni le nkondrè, ni le kwem sans sel, encore moins le taro sauce jaune. Il a désormais honte de les consommer. Il les rejette systématiquement ainsi que les rites traditionnels. Il aime les sandwiches, le hamburger, la pizza, tout cela arrosé de Ricard ou dans une moindre mesure, du Bordeaux. Le mariage véritable, ce n'est pas le mariage coutumier, mais le mariage à l'église suivi d'une grande soirée dansante ou plutôt d'un bal costumé où « billet et tenue sont exigés ». L'intellectuel exotique a ainsi tendance à rejeter sa culture africaine. « La violence et la méconnaissance vis-à-vis de là où il vient lui sont consubstantielles, la honte de soi l'accompagne sourdement » (Foucault, M. Dits et Ecrits, Paris Gallimard, 1995, p. 109), affirme Boulaga.

Il n'a cependant pas le même goût du travail bien fait que l'occidental. Il fait des heures au travail et non des heures de travail. La ponctualité, l'assiduité, la performance, le rendement sont des mots qui ne font pas partie de son vocabulaire. Ce qu'il a appris de la culture occidentale, c'est le superficiel, les jouissances. Défendre l'intérêt général au détriment des intérêts tribaux ou des intérêts basement politiques, c'est pour demain. Son discours se confond avec le discours officiel, il caresse toujours le pouvoir dans le sens du poil. Prendre position contre la classe gouvernante est pour lui un sacrilège. L'intellectuel exotique dont parle Eboussi Boulaga n'est donc pas un modèle à imiter, mais à combattre.

**Guy Martin Kom**  
Enseignant



## L'INTELLECTUEL SPÉCIFIQUE

Michel Foucault (1926-1984) distingue deux types d'intellectuel : l'intellectuel universel et l'intellectuel spécifique. L'intellectuel universel est celui qui se considère comme la conscience du monde. Il se prononce sur les différents sujets d'actualité qui suscitent des controverses compte non tenu du domaine. Il est, comme l'a dit Aimé Césaire « la bouche des malheurs qui n'ont point de bouche ». Il dit donc tout haut ce que tout le monde pense tout bas. Ce type d'intellectuel travaillait dans le « juste-et-le-vrai-pour-tous ». Foucault l'appelle également intellectuel de gauche car il prétend défendre les pauvres, les opprimés du monde entier. Le véritable intellectuel selon Foucault est cependant l'intellectuel spécifique.

Cette catégorie d'intellectuels désigne ces hommes et ces femmes qui travaillent dans un domaine précis et qui utilisent leur connaissance interne du milieu pour dénoncer ce qui s'y passe. L'intellectuel

spécifique est, précise Foucault « un intellectuel qui ne travaille plus dans "l'universel, l'exemplaire, l'exact, le juste-et-le-vrai-pour-tous, mais dans des secteurs déterminés, en des points précis où les situent soit leurs conditions professionnelles, soit leurs conditions de vie (le logement, l'hôpital, l'asile, le laboratoire, l'université, les rapports familiaux) » (Michel Foucault, *Dits et Ecrits*, Paris Gallimard, 1995, P 109).

Dans ses différentes publications, cet auteur met en relief deux situations qui permettent de mieux comprendre la notion d'intellectuel spécifique. En février 1970, seize mineurs trouvèrent la mort à Fouquières-lès-Lens dans le nord de la France. Ils furent nombreux, les citoyens français qui protestèrent contre cet événement macabre. Les médecins chargés du suivi médical de ces mineurs entrèrent dans la danse pour

dénoncer les conditions de travail de ces mineurs. Ils mirent en avant les conséquences néfastes de ces conditions sur leurs poumons. Ils ont ainsi utilisé leur savoir spécifique de la mine et de son environnement pour éclairer l'opinion. C'est pour cela qu'ils sont des intellectuels spécifiques.

La 2e illustration de l'intellectuel spécifique est puisée dans l'histoire des prisons françaises. A la fin de l'année 1971 et au début de l'année suivante, de nombreuses mutineries éclatèrent dans les prisons françaises. Les prisonniers s'insurgèrent contre leurs

conditions alimentaires, sanitaires et de logement. Quelques jours après les premières mutineries, Edith Rose, qui était alors médecin psychiatre des prisons, et s'occupait de la santé mentale de nombreux prisonniers, publia une tribune dans le journal *Le monde* où on lisait ces affirmations : « Je refuse d'admettre qu'un homme est irrémédiablement fichu, comme le pensent beaucoup de gens à la centrale

Ney, à l'âge de vingt ans. Je somme tous ceux qui me liront, je les prie de ne pas rester indifférents [...] et de s'engager» (Les archives du GIP, Paris, IMEC éditions, 2002).

On peut dire par conséquent que l'intellectuel spécifique tel que pensé par Foucault est celui qui viole ce qu'on a l'habitude d'appeler le droit de réserve, celui qui connaît ce qui se passe à l'intérieur et en informe ceux qui sont à l'extérieur. C'est le magistrat dénonçant publiquement les conditions dans lesquelles se déroulent les procès, c'est un ministre de la république protestant contre la façon dont se déroulent les conseils des ministres, c'est un enseignant, membre du jury d'un examen, fustigeant les critères d'admission des candidats à cet examen.

## Intellectuels et pouvoir politique LA DIFFICILE COHABITATION

*Ils sont de plus en plus nombreux les intellectuels qui aspirent au pouvoir politique tout en s'accrochant à leur statut. L'exercice est d'autant plus périlleux que l'espace politique a ses exigences qui ne sont pas celles de l'espace intellectuel.*

Le statut de l'intellectuel renvoie invariablement à une idée d'excellence, à toute personne qui, du fait de sa position sociale, dispose d'une forme d'autorité qu'il met à profit pour persuader, proposer, débattre, permettre aux autres de développer leur esprit critique afin de s'émanciper des représentations sociales dogmatiques, de pouvoir devenir autonomes et penser par eux-mêmes afin de ne plus être les girouettes des vents dont ils ne maîtrisent ni les tenants ni les aboutissants. Mais, pour jouer pleinement ce rôle, l'intellectuel doit d'abord jouir de cette considération sociale qui donnera écho à ses enseignements.

Entre l'être et l'avoir

Malheureusement, il se rend très vite compte qu'il vit dans une société où les valeurs se sont subrepticement inversées, où seules les forces de l'argent garantissent le respect et le pouvoir. Ce ne sont plus les idées qui gouvernent, mais le porte-monnaie, les intrigues et les réseaux. Pour donner plus de consistance à sa pensée, pour se faire écouter, il faut posséder une lourde tirelire, des comptes bancaires bien garnis et être à l'abri du besoin. L'intellectuel sent son savoir désormais caduc, son aura s'assombrir et déduit que sans gestion et puissance financières, ses connaissances théoriques, professionnelles ou techniques sont inopérantes et n'intéressent plus grand monde.

C'est ainsi qu'on a vu des professeurs de rang magistral se battre pour se faire nommer chefs de service, se faire élire conseillers municipaux, maires, députés, chefs traditionnels ou pour se hisser à des strapontins sans envergure, juste pour jouir d'une parcelle de pouvoir, aussi minime soit-elle pour accéder à « quelque chose à gérer ». Certains ont refait des concours ou demandé des détachements vers d'autres ministères afin de quitter les amphes où ils étouffent désormais et le campus où la chèvre ne broute plus que difficilement où elle est attachée et tout cela, avec l'ambition non dissimulée d'y devenir au moins chefs de bureau ! On en a vu transformer leurs étudiants en électeurs itinérants, les aidant à frauder en faveur du parti au pouvoir, tordre le cou au droit pour démontrer qu'une commission électorale ne comportant que les membres les plus fanatiques et les plus zélés

du parti au pouvoir est indépendante, qu'un ministre de l'administration territoriale dont le chef de département aux ordres fait le tour du pays en tenue de son parti pour battre campagne est bien qualifié pour organiser des élections transparentes, que réviser la constitution pour permettre à un homme au pouvoir depuis trois décennies de s'y éterniser est une avancée et un hymne à la démocratie, ou d'autres âneries du même tonneau qui nous donne une idée sur la qualité des enseignements qui sont dispensés dans nos universités ! Au Cameroun, point d'avenir pour ceux qui ne « gèrent » rien ! Même des intellectuels de haut vol, ce sont reconvertis et spécialisés dans le culte du détenteur du pouvoir politique. En témoigne cette déclaration de l'un des plus illustres d'entre eux à la veille du comice agro-pastoral d'Ebolowa qui résume parfaitement le reniement et la déchéance dramatiques de nos « intellectuels » : « Nous sommes tous des créatures ou des créations du président Paul Biya, c'est à lui que doit revenir toute la gloire dans tout ce que nous faisons. Personne d'entre nous n'est important, nous ne sommes que ses serviteurs, mieux, ses esclaves ». Une telle divinisation de « l'homme du renouveau » relève des pratiques anciennes du parti unique que nos intellectuels tardent à liquider.

Nos intellectuels du pouvoir ont-ils jamais lu Edward W. Said, dans « Des intellectuels et du pouvoir, Seuil, Paris, 1996 » ? : « L'intellectuel, au sens où je l'entends, n'est ni un pacificateur ni un bâtisseur de consensus, mais quelqu'un qui engage et qui risque tout son être sur la base d'un sens constamment critique, quelqu'un qui refuse quel qu'en soit le prix les formules faciles, les idées toutes faites, les confirmations complaisantes des propos et des actions des gens de pouvoir et autres esprits conventionnels. Non pas seulement qui, passivement, les refuse, mais qui, activement, s'engage à le dire en public. (...) Le choix majeur auquel l'intellectuel est confronté est le suivant : soit s'allier à la stabilité des vainqueurs et des dominateurs, soit – et c'est le chemin le plus difficile – considérer cette stabilité comme alarmante, une situation qui menace les faibles et les perdants de totale extinction, et prendre en compte l'expérience de leur subordination ainsi que le souvenir des voix et personnes oubliées ». Tout montre que si les intellectuels



camerounais ont lu cet auteur, ils ont délibérément choisit de s'allier à la stabilité des vainqueurs et des dominants pour hâter l'extinction des faibles et des perdants du moment. Pour des besoins alimentaires et de survis, ils ont par ce geste emprunté la voie la plus susceptible de les discréditer et de les offrir en pâture aux tenants du pouvoir politique. De vecteurs de changement et de progrès qu'ils étaient censés être, ils sont devenus des indécrottables défenseurs du statu quo, des spécialistes de la génuflexion et des orfèvres de la compromission.

L'avènement du multipartisme dans notre pays a été placé sous l'égide de la paupérisation avec une double baisse de salaires contre les fonctionnaires (les élites), la suppression de la bourse dans les universités et les grandes écoles avec comme mesures d'accompagnement l'institution des frais de scolarité, les braderies des entreprises publiques et parapubliques, les licenciements sans paiement des droits et l'enchérissement des prix des denrées de première nécessité. Le multipartisme administratif renaissant devrait, au terme d'une longue usure, déboucher sur une démocratie de la famine et du partage, sans possibilité d'alternance, une forme de monarchie qui de temps en temps anoblira quelques opposants-alibi et les conviera à la Cour pour orner la vitrine des exigences internationales. Plus que tous les autres, les intellectuels ont ressenti ce changement brusque du niveau de vie dans leur chair et sont devenus plus réactionnaires pour plaire à la nomenklatura en place afin de se rapprocher de la mangeoire !

Les dictateurs africains ont très vite compris que le

savoir était un contre-pouvoir et que des intellectuels abêtis pouvaient leur rendre des services inestimables. C'est pourquoi ils ont recruté à tour de bras des intellectuels à la table des prébendes pour qu'ils démontrent eux-mêmes la vanité de leur savoir en faisant inlassablement des motions de soutien pour soutenir leurs forfaitures et leur demander de renouveler sans cesse leurs mandats.

En acceptant de rejoindre un groupe de domination dont les ordres sont exécutés sur un territoire donné par une organisation administrative qui dispose de la menace et du recours à la menace et à la violence physique (Max Weber), les intellectuels savent bien qu'ils vendent leur âme au diable et qu'ils abandonneront leurs armes de prédilection qui sont le raisonnement, la persuasion, la concertation et la discussion pour désormais évoluer sur le terrain de la contrainte, de l'intimidation, de la fourberie et de la manipulation la plus abjecte. Ce changement de terrain de jeu les oblige à opérer un nouveau choix, celui entre les intérêts personnels égoïstes et l'intérêt général.

### Servir ou se servir?

En Afrique, tout le monde le sait, on n'entre pas en politique pour servir, réaliser de grandes choses, laisser son empreinte et entrer dans l'histoire. La politique chez nous, comme le pensaient G. Williams et T. Turner, « c'est le lieu de l'acquisition de la fortune et du prestige, du pouvoir de distribuer des avantages sous formes d'emplois, de marchés, de bourses d'études, de dons en espèces... à des par-

ents et à des amis politiques ». Pour le Cameroun, on pourrait ajouter l'accès à des passe-droits, des exemptions fiscales, des facilités d'entrées pour les siens à la fonction publique et dans les grandes écoles et autres avantages obtenus par le clientélisme, l'abus des biens sociaux et d'autorité. L'intellectuel le sait. Eloigné du terrain des idées par sa cooptation dans les cercles dominants du pouvoir, l'intellectuel perd sa transcendance, renonce à la sublimation intellectuelle et redevient simplement un être de chair et d'os qui rentre dans les rangs. Or, lorsqu'un intellectuel commence à faire des calculs pour assouvir ses intérêts personnels, il dégénère. Dans « Intellectuels africains face à leurs responsabilités : défis et espoirs », le Dr Claver Kahiudi Mabama dépeint les acrobaties de ce genre d'intellectuel avec une verve et un humour inégalables :

« S'il est bon jongleur, il se crée de stratégies de survie, baigne dans l'eau trouble du régime en place, se laissant corrompre comme tous ceux qu'il critiquait lorsqu'il était hors de la sphère du pouvoir, sillonnant tous les ministères en quête de subsides pour une ONG fabriquée de toutes pièces afin de s'assurer des fins du mois décentes. Collaborant étroitement avec le tyran et son idéologie politique farfelue, pactisant avec le diable, il verse lui aussi dans la gabegie, incapable de gérer, au risque de perdre sa propre vie, la chose publique. On a vu des professeurs de philo-

ophie interpréter faussement Marx ou Platon afin de redorer l'image du despote au pouvoir; on a vu des écrivains créer des hymnes poétiques à la gloire d'un héros politique à l'envergure obscure; on a vu des juristes justifier une constitution taillée sur la mesure du régime en place. »

Les intellectuels du pouvoir peuvent à juste titre être inculpés non seulement pour non-assistance à leurs concitoyens en danger et non-dénonciation des crimes et délits dont ils ont été témoins, mais aussi de coaction pour leur participation active par la planification, la justification et la légitimation de ces barbaries perpétrées au quotidien sur les peuples par des gouvernements dont ils sont membres des intellectuels qu'on croyait respectables nous ont justifié leur entrisme en arguant qu'ils iraient changer le système de l'intérieur. Des années se sont écoulées et nous n'avons rien vu venir. Aucun d'eux n'a démissionné pour manifester son exaspération. Soit le fruit a tué le ver qui voulait le détruire, soit le ver ne cherchait qu'un abri. A l'intérieur, il faut se soumettre ou se démettre, voilà la dure réalité.

*Jean TAKOUGANG*  
*Analyste politique*



## LA RECHERCHE POUR LA RECHERCHE ?

*« Savoir, c'est pouvoir », dit un adage pas très savant. Traduction de ce qu'à la source de tout savoir, se trouve indubitablement la représentation d'une ambition pratique et une recherche de mieux-être. Pourtant l'Afrique ne s'est jamais autant mal portée, depuis qu'elle est dirigée par les « professeurs ».*

L'image est encore vivante dans certaines mémoires. Le Président de la république, faisant le tour des stands au comice agropastoral d'Ebolowa, se saisit d'un beignet de maïs et le déguste. Hilarité totale. Comme si le chef de notre pays était un extraterrestre qui ne mange pas, n'aime rien, des hommes lettrés et bien appris s'extasiaient de le voir manger un beignet. Le responsable du programme maïs, un ingénieur bon teint sur qui beaucoup de mal a été dit dans un passé récent, s'est lui-même retrouvé en train de clamer sa joie. Sans dire ni ce que son programme et lui ont fait pour arriver à ce « résultat historique », ni comment ses services entendent s'y prendre pour assurer la permanence sur le marché de ce produit, si la population venait à imiter en grand nombre son illustre guide. Tout juste sait-on qu'au sortir de là, de nombreux « intellectuels » ont salué « la prescription du Chef de l'Etat » de mécaniser l'agriculture, « gage de production intensive ». Construction d'usines de montage de tracteurs et moissonneuses, d'usines d'engrais, intensification de la recherche scientifique au profit du monde agricole...

Autre lieu, autre chose. Allez à Santchou, dans la plaine des Mbo. Un ami s'y est amusé à taquiner les locaux, en leur demandant s'il pouvait voir des éléphants. « Ce n'est pas possible. Je suis né ici, je n'en ai jamais vu », lui a répondu le premier interlocuteur, du haut de ses 20 ans. Il a demandé à manger du riz local, « le riz de la Soderim ». « Il y a longtemps qu'on n'en parle plus », lui a répondu l'adolescent. Beaucoup de ceux qui entendent parler de Santchou continuent de croire que l'histoire qu'ils ont jadis apprise à l'école primaire reste vraie, à savoir qu'on y produit du riz. Même artisanalement, comme à Ndop, dans le Nord Ouest ou à Tonga, dans le Ndé. Où il reste encore possible de se procurer quelques kilogrammes de riz conditionné par des paysans, qui vous donne la fierté d'être dans un pays ingénieux. A Santchou, et cela depuis 1995, quand vous avez besoin de riz, vous devez vous contenter du riz chinois, indonésien ou pakistanais... Comme dans ces montagnes arides situées au loin. Sur un espace où jadis on produisait du riz au point d'en exporter, plus aucun grain. Pas de relique même d'une plantation villageoise mal entretenue, où on récolte annuellement quelques grains pour la famille. Et la fierté de raconter aux autres que cela est possible. La culture du riz a disparu.

Pourtant la mission de développement de la riziculture dans la plaine des Mbo, créée par décret présidentiel en 1973, qui deviendra société d'Etat en 1977, aura en quelques années, donné aux populations de cette région, des raisons de rêver. Sous la conduite des directeurs blancs (Daniel Audebert, Jean Soleil et Alain Borderon), la Soderim s'engage au service du développement local. Selon les propres mots de la défunte entreprise, « elle produit du riz de haute qualité en condition irriguée à des coûts minima, diversifiant la production en paysannat, favorisant l'équilibre vivrier et la diversification des revenus des populations, en endiguant l'exode rural et améliorant la niveau de vie du paysan ». Pour ce faire, elle dispose d'un complexe agroindustriel d'une capacité de réception moyenne de 6 tonnes/heure et une capacité d'usinage de 5 tonnes/heure. En 1984, elle revendique des productions sur 50.000ha, avec du riz à 5,5 tonnes à l'hectare, 79t/ha pour l'ananas, 3t/ha pour la patate, 5t/ha pour le sweet yam. « C'était une période active, où on faisait de grands aménagements. Il y a augmentation du capital social », témoigne Louis Djoumessi, ancien délégué du personnel. Vague souvenir...

Malgré la production continue de hordes de diplômés par nos universités et grandes écoles, les solutions les plus élémentaires semblent assez difficiles à trouver chez nous, même lorsque ceux-ci se retrouvent dans des postures de décision.

### La recherche pour la recherche

Sans verser dans les statistiques, de nombreux « intellectuels » font de la recherche pour la recherche. Ils accumulent des parchemins et des thèses pour rien. On ne sait pas vraiment à quoi ça rime, ni à quoi ça sert. De l'argent est ainsi investi en pure perte, au moment même où les populations sont aux prises avec la faim, la maladie et l'ignorance. Au Cameroun, on ne manquera pas d'interroger l'apport de nombreux programmes de recherche scientifique et technique, pour lesquels tout un ministère a été créé, sur le développement du pays. Même là où des signes édifians sont remarqués comme dans l'agronomie, la mayonnaise tarde à prendre. En désertant leurs pays, les intellectuels ne sacrifient-ils pas le patriotisme qu'on est en droit d'attendre d'eux sur l'autel

des intérêts particuliers ? On fera le tour du pays, on verra difficilement coller le nom d'un de nos diplômés à un produit ou à une œuvre, comme ce fut le cas au lendemain des indépendances du Congo Brazzaville, avec les mangues Lissouba. La mort dans l'Adamaoua de la Sodeblé, sensée combler notre demande en cette céréale, est une preuve que nos parchemins ne riment pas forcément avec des préoccupations opérationnelles. Peut-on douter du nombre et des diplômes de nos ingénieurs agronomes ? De passage dans la petite ville de Njombe, dans la région du Littoral, le voyageur peut admirer la variété des produits agricoles en vente le long de la route. La qualité de la banane est particulièrement remarquable, dans des champs luxuriants. Dans le même temps, le contraste est saisissant, au regard de la pâleur des troncs et des feuilles des bananiers présents dans les plantations villageoises. « Ce que vous voyez en face là est une transposition d'un autre monde chez nous. Nous ne sommes pas assez rigoureux pour maintenir cet ordre », argumente Jules Mbonfen, pour justifier pourquoi les deux mondes peuvent cohabiter ainsi, sans poser de problème de sous-développement mental. Il faut dire qu'un centre de recherches agronomiques, avec des terrains d'expérimentation et plusieurs unités agroindustrielles existent dans le coin, sans changer grand-chose aux habitudes du milieu. A commencer par la qualité de l'habitat. Malgré les nombreuses sommes brassées, les populations vivent dans des mansardes et ne sont pas à l'abri des maladies. Le recyclage des papiers en plastique, ayant préalablement servi à couvrir les doigts de banane contre les attaques de toutes sortes, est un véritable problème de santé publique. Les ingénieurs et autres chercheurs qui y habitent sont incapables de bousculer les habitudes.

Chez nous, même éveillés, ceux qui sont allés à l'école et alignent des parchemins brillent par l'inadaptation. De là la cohabitation, même à l'école, de la science et des attitudes magico-religieuses. Lorsque des enfants sont victimes de transes, comme ce fut régulièrement le cas au cours de la dernière décennie à travers le Cameroun, personne n'interroge la biologie. Inéluctablement, les regards convergent vers des « sorciers » déversés au village, ou des « gourous de sectes » qui agiraient avec une puissance au-dessus de toute rationalité. Les chefs traditionnels s'invitent alors à l'école, avec les gris-gris de tous les féticheurs ou des tortues, pour endiguer le fléau. Quand ce n'est pas le cas, c'est le terreau des hommes d'Eglise. Pour lutter contre les chutes répétées des jeunes filles au lycée de

Bangoua, à l'Ouest du Cameroun, il y a deux ans, les autorités de l'éducation avaient recouru à une célébration œcuménique. Et pendant que pasteurs, prêtres et imams priaient, en violation d'une prescription ministérielle précisant le caractère laïc de l'école, 17 enfants étaient encore tombés. On peut y voir la puissance du diable ! On peut aussi espérer que les enseignants du secondaire ne sont pas nombreux à se réclamer de l'intellectualité. Mais les médecins les avaient prévenus des risques de rechute et de contagion, chez des patients et des observateurs confrontés à des phénomènes d'hystérie, chez qui des maladies biologiques avaient été identifiées, sans que cela les dissuade de conduire les enfants à la messe. On ne peut aujourd'hui que s'étonner de la rareté de leur occurrence, depuis le ministre des enseignements secondaires a prescrit de mettre tous ces malades spéciaux en congé maladie de longue durée.

Si les rangs de ceux qui se réclament intellectuels sont disparates, on attend toujours qu'ils s'impliquent dans des actions de développement. Or leur inadaptation et leur incompétence conjuguées pourraient suffire à expliquer pourquoi ils sont si prompts à bondir sur des strapontins politiques, au lieu de jouer le rôle d'éclaireurs qui leur est assigné de par la maîtrise de la science. Faute de pouvoir s'investir dans la transformation du tissu social en crise, on s'agenouille devant le Prince et se bat pour être remarqué. C'est lui qui change les destins et non la pseudoscience des intellectuels. Combien de millions faut-il pour un pays en voie de développement pour financer ces courbettes ?

*Franklin KAMTCHE*  
*Journaliste*

Professeur à l'Institut des Relations Internationales du Cameroun (IRIC)



## « L'INTELLECTUEL PAR EXCELLENCE RESTE POUR MOI JESUS-CHRIST »

Né en 1966 à Ambam dans la région du Sud au Cameroun, Alain Didier OLINGA est enseignant d'université depuis 1992. Après sa Licence et sa Maîtrise en Droit Public à l'Université de Yaoundé, puis deux Diplômes d'Études Supérieures Approfondies (DEA) en Droit International et en Sciences Politiques à l'Université de Montpellier, il décroche dans cette même université son Doctorat et son Habilitation à diriger les recherches en Droit Public International. Depuis 1995, il est enseignant permanent à l'Institut des Relations internationales du Cameroun où il est chef du département de Droit International.

Ses recherches scientifiques portent sur le Droit Public (Droit Constitutionnel, Droit International), les questions de gouvernance (Droit Electoral et corruption) et plus généralement les thématiques socio politiques.

A son actif, Alain Didier Olinga compte de nombreux ouvrages dont L'Accord de Greentree publié en juin 2006, Le Génocide Rwandais : les intellectuels africains s'interrogent publié également en 2006 et Propos sur l'inertie, publié aux Editions Clé en 2010.

Pour lui, un intellectuel authentique est celui-là qui s'engage dans une dynamique dans laquelle « ce qu'il fait parle plus fort que ce qu'il dit être ». L'accumulation de titres plus ou moins bien acquis et de distinctions plus ou moins méritées ne donne pas droit à la légitimité scientifique, mais conduit inévitablement à l'imposture. La légitimité scientifique s'acquiert selon des mécanismes rôdés et un protocole de règles strictes connus de la communauté des savants.

Dût sa modestie en souffrir, c'est un homme de conviction, un intellectuel de talent et un pédagogue de qualité que nous avons rencontré dans son bureau à l'IRIC en ce vendredi 04 mars 2011. Pour partager avec nous sa vision de la vocation de l'intellectuel dans un contexte de profondes mutations intellectuelles où l'humilité se fait rare et où les « faiseurs de cantiques » ont plus pignon sur rue que les véritables chevaliers de la pensée, de l'écriture et de la créativité.

### ECOVOX : Quelle vision avez-vous de la vocation de l'intellectuel dans la société ?

**Alain Didier OLINGA :** Une vision éminente, vous vous en doutez bien. Je ne voudrais pas m'enliser dans le débat qui tourne souvent à la foire d'empoigne, relatif à la définition de l'intellectuel, débat dont les préoccupations sont généralement de qualifier et surtout de disqualifier sur le chemin de la recherche de la légitimité à s'exprimer avec autorité dans l'espace public. Si l'intellectuel est celui qui peut et sait mobiliser son potentiel cognitif, que celui-ci ait été constitué par de longues études ou par un solide processus de formation et d'éducation autre, dans un environnement donné, évidemment, il a vocation à jouer un rôle essentiel dans sa société. Pour faire simple, je puis décliner ce rôle de trois manières. D'abord, l'intellectuel est un vigile, un guetteur, une personne qui se signale par sa vigilance par rapport aux évolutions de sa société, qui en perçoit souvent bien avant les autres les mutations et même souvent les annonce. J'insiste sur la vocation de guetteur, au sens où le prophète Ezéchiel la définit dans son livre biblique, au chapitre 33. Le guetteur doit avertir le peuple, sans s'attendre nécessairement à être suivi

; mais malheur à lui si le peuple se perd parce qu'il n'aura pas joué son rôle de guetteur et d'avertisseur... Certes, la manière de guetter et d'avertir n'est pas définie ne varietur, et peut dépendre pour sa pertinence ou son efficacité des époques, des circonstances, des possibilités plus ou moins grandes d'expression d'une opinion. Il n'en demeure pas moins que la fonction de guetteur constitue un impératif catégorique, et l'on ne peut y renoncer sans avouer par là même que l'on n'est pas véritablement un intellectuel. Ensuite, l'intellectuel est un faiseur de sens : il propose des significations, des clés de compréhension des événements, des situations, au-delà de ce que le commun peut percevoir. Parce qu'il a cette capacité de mettre en perspective les choses, il permet à la société de se comprendre et de se projeter, et toute société digne de ce nom doit accepter qu'il y ait en son sein, à côté des ingénieurs de génie civil, des ingénieurs de la gestion administrative et financière, des administrateurs de la justice, des soldats en armes, des médecins des corps ou même des médecins des âmes, des ingénieurs du sens et des idées, des personnes qui proposent, de manière critique, allégorique, poétique, théâtrale, etc, des récits qui permettent à une société de se représenter à elle-même et de se projeter dans



l'avenir. Enfin, je ne conçois pas un intellectuel qui ne soit pas un exemple éthique pour sa société, un exemple de sensibilité pour la cause des opprimés, des marginalisés, des humiliés, des vulnérables, des gens de peu, etc. Rien n'est plus désastreux pour l'efficacité du discours intellectuel que le décalage flagrant entre ce qu'il dit et ce qu'il fait, entre la brillance des constructions de sens et l'obscurité de ses actes et agissements, entre l'enflure théorique et l'indigence pratique, surtout lorsque l'opportunité de concrétiser des constructions lui est donnée. Pour me résumer, pour moi, la vocation de l'intellectuel dans la société est au moins triple : être un guetteur impénitent et infatigable, être un orfèvre du sens à donner aux évolutions, être conscient de l'importance de l'exemplarité éthique de son agir concret.

## **ECOVOX : Pensez-vous que les intellectuels africains ont rempli cette mission dans nos pays au cours des cinquante années d'indépendance ?**

**A.D.O :** Je pense qu'il faut se garder d'un jugement global et sans nuances sur les intellectuels du continent durant les cinquante dernières années d'indépendance pour la plupart des pays africains. On ne peut peindre le tableau totalement en noir, ni totalement en blanc. Il y a eu des intellectuels et de grands idéologues au pouvoir, à l'exemple de Senghor, Nkrumah. Il y a eu des intellectuels organiques, convaincus à tort ou à raison qu'ils pouvaient de l'intérieur infléchir la pente négative des pouvoirs autoritaires ; il y a eu des intellectuels consciemment complices des dérives autoritaires et dictatoriales des pouvoirs africains. Evidemment qu'il y a eu des guetteurs, chacun faisant le guet dans les conditions de son environnement, sans peur mais sans volonté de suicide, car si la vocation de l'intellectuel peut le conduire au martyr, elle ne l'oblige nullement à le rechercher : comment ne pas admirer Chinua Achebe, James Ngugi, Mongo Beti, Samir Amin, Cheikh Anta Diop, Soyinka, Ali Mazrui, etc ? Il faut être juste : beaucoup d'intellectuels courageux ont payé le prix fort de pouvoirs hostiles à la pensée libre et dissidente. Beaucoup, dans des contextes rudes comme celui de l'Afrique du Sud raciste, ont risqué gros ou payé le prix fort. Naturellement, l'on peut toujours estimer qu'ils auraient pu ou dû faire plus. Dans l'absolu, ce type d'argument est difficilement discutable, parce qu'il fait abstraction des conditions historiques d'investissement de l'intellectuel. Du reste, je ne pense pas que ce procès historique, ou même historiciste des intellectuels africains pendant les cinquante années d'indépendance ait une quelconque utilité. Il faut penser l'avenir. Penser l'avenir, proposer des perspectives novatrices pour les peuples africains en ce début de millénaire, telle est la responsabilité des intellectuels africains aujourd'hui. Y a-t-il eu auparavant un déficit à cet égard ? J'ai tendance à penser qu'il



il y a surtout eu beaucoup d'ostracisme de la part des pouvoirs politiques managés très souvent par des amateurs éclairés méfiants de la caste des nouveaux lettrés, voire violents à leur égard. Les intellectuels des années d'indépendance ont probablement été plus productifs et plus combatifs que ceux de la période actuelle, mais là encore tout est question de contexte, d'enjeux, etc. Il faut éviter des généralisations hâtives.

## **ECOVOX : Dans votre livre *Propos sur l'inertie*, vous brossez un tableau peu reluisant de l'intelligentsia camerounaise. Que lui reprochez-vous exactement ?**

**A.D.O :** Je ne parlerais pas en termes de reproches ou de jugement de valeur, mais je constate un certain nombre de réalités concernant notamment la famille des universitaires. Je note que ce sont généralement des personnes bien formées d'un point de vue scientifique, mais qui pour la plupart semblent être converties au réalisme et même au cynisme qui semblent occuper la scène. Et c'est précisément à ce niveau que j'exprime moins un reproche axiologique qu'une inquiétude citoyenne : si les possesseurs du savoir acceptent consciemment de rentrer dans la danse du réalisme cynique ou du quant à soi, de faire alliance bénéfique avec le pouvoir politique, en particulier dans le sens des intérêts du pouvoir politique, qui avertira le peuple, comme le guetteur de Ezéchiel ? Si le guetteur n'a plus intérêt à crier pour avertir, et comme la plupart de ceux qui savent guetter et qui peuvent crier se convertissent au cynisme intéressé, d'où viendra le salut ? Voilà le problème que je pose, sans émettre vis-à-vis de qui ce soit un jugement de valeur.

## **ECOVOX : A votre avis, quels rapports les intellectuels devraient-ils entretenir avec le pouvoir politique ?**



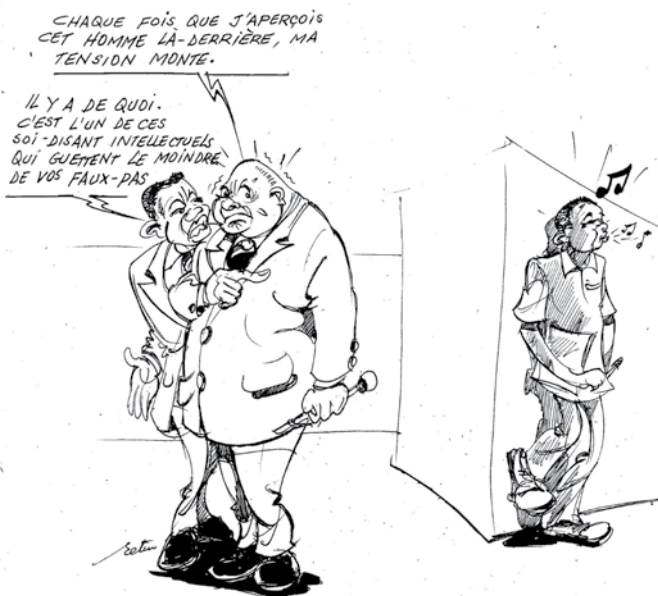
**A.D.O :** *J'envisage les rapports entre ces deux pôles comme des rapports de respect mutuel, parce que la fonction politique et la fonction intellectuelle sont des fonctions éminentes pour la régulation de la société ; des rapports de collaboration honnête et franche, car le politique doit capitaliser sur l'activité de veille des intellectuels et les intellectuels espèrent que les appels à la vigilance ou à la mutation qu'ils lancent seront entendus par le politique. L'indifférence mutuelle voire, pire, le mépris réciproque, sont contre productifs. Mais le pouvoir politique doit respecter l'autonomie et la vocation de la fonction intellectuelle, la préserver jalousement y compris lorsqu'elle semble le gêner. Les intellectuels dignes de ce nom doivent, même intégrés dans le système de gouvernance au niveau politique, garder leur saveur d'intellectuel, laquelle leur impose, à défaut de continuer à veiller, de refuser résolument de participer au mensonge conscient, à la tricherie organisée, à la justification de l'injustifiable et, dans ce refus, de savoir user au moins de l'outil de la démission ... L'intellectuel embarqué, par sens du devoir patriotique ou par ambition de se réaliser comme il le pense dans son parcours terrestre, dans l'animation de la vie nationale à des niveaux éminents, doit à notre sens garder une certaine élégance, un souci de la distinction dans son style, un certain détachement vis-à-vis du pouvoir qu'il exerce ou du poste de responsabilité qu'il occupe. Bref, qu'il sache se distinguer du politicard arriviste ou de celui qui ne conçoit sa vie que agrippé comme une sangsue à un strapontin politique ou administratif... En tout état de cause, face à un pouvoir politique qui attend de l'intellectuel qu'il renonce à sa vocation pour*

*le servir et bénéficier de quelques avantages matériels, l'intellectuel digne de ce nom doit résolument et sans équivoque dire non, non et non !*

**ECOVOX :** *Dans la mesure où c'est le système scolaire et universitaire qui forme l'intellectuel d'une nation, quel regard portez-vous sur l'école en général et l'université au Cameroun en particulier?*

**A.D.O :** *Vaste question, à laquelle l'on ne peut apporter une réponse sans nuances. D'abord, la formation de l'intellectuel passe pour beaucoup par le système de formation formel, mais pas uniquement, cela est clair. Des autodidactes peuvent atteindre un statut éminent d'intellectuel dans leur société. Cela dit, l'école et l'université sont au Cameroun en une phase de mutation, comme l'ensemble de la société elle-même. Ces deux structures de socialisation, depuis notamment l'adoption des lois d'orientation relative à l'éducation et à l'enseignement supérieur, sont dans un processus de redéfinition progressive de leurs missions, de leurs modalités institutionnelles de gestion, des méthodes de formation et d'évaluation, bref l'école et l'université sont en train de s'adapter à un environnement social, politique, économique, international nouveau. Parce qu'il s'agit de sous-systèmes en transition, tout jugement global doit être prudent. L'université, par exemple, teste de nouveaux paradigmes : le dialogue avec le monde de l'entreprise, l'employabilité, le système LMD, le numérique, le virtuel... Il s'agit là de paradigmes annonciateurs de profondes mutations, dont il n'est pas certain que tous les acteurs en aient une maîtrise même approximative. Quand on dit « un étudiant, un*

emploi », l'enjeu est tellement immense que l'on peut se demander quelle conception au fond l'on a de la fonction de l'institution universitaire... Que l'on doive adapter et renouveler les méthodes pédagogiques de manière à préparer les apprenants à s'insérer moins péniblement dans un corps de métier, cela est inévitablement pertinent. Mais que l'on puisse confier à l'université la tâche de s'assurer que tout étudiant sorti de son sein puisse être immédiatement prêt à l'emploi semble une mission proprement herculéenne, qui ne participe pas de la mission classique d'une institution de socialisation générale, et non de formation professionnelle stricto sensu. L'université et l'école doivent apprendre des savoirs faire, mais aussi des savoirs être et des savoirs vivre. Elles doivent contribuer à former des êtres autonomes dans leur capacité de mobiliser leur intelligence, capables de discernement et de sens critique devant des situations, capables de choix raisonnés, ouverts sur leur environnement et sur le monde, vigilants quant à leur dignité et à leurs droits ainsi qu'à ceux des autres... L'on ne peut dire que ces éléments



sont absents de l'école et de l'université actuelle, mais ces éléments pourraient être amplifiés. Ils doivent surtout l'être dans les écoles de formation qui préposent à l'exercice de fonctions de management de la cité, où l'on doit éduquer à l'apprentissage de métiers mais aussi à l'ouverture des hauts cadres à la compréhension permanente et renouvelée de leur environnement... Vaste programme, mais cela ne peut être davantage différé.

**ECOVOX : Quels sont les problèmes prioritaires auxquels les intellectuels devraient proposer des solutions aujourd'hui ?**

**A.D.O :** Les problèmes sont de plusieurs ordres, et les priorités sont fonction des besoins de la société à laquelle l'intellectuel appartient, et de l'importance respective qui leur est accordée. Si l'on considère le cas du Cameroun, de mon point de vue, les intellectuels doivent s'intéresser aux enjeux de la formation des jeunes générations : que devons-nous enseigner, pour quels objectifs, avec quelles méthodes et quels moyens au stade actuel de l'évolution de notre société ? Ensuite, les mutations profondes de la société camerounaise : l'avenir de la famille, les transformations des relations au sein de la cellule conjugale, les mutations de la ruralité et de l'urbanité, les enjeux des nouvelles formes de religiosité, la prise en charge des risques sociaux et des pires formes de vulnérabilité. Ensuite, les transformations de la gouvernance publique et politique en temps de pluralisme, de post parti unique, de décentralisation, d'intégration. Ensuite, les nouvelles trajectoires de construction du vivre ensemble au Cameroun : qu'est-ce que la nation et la patrie camerounaises, comment réinventer le patriotisme, etc ? Enfin les enjeux de l'insertion dans un monde globalisé, sur les plans politique, économique et surtout socio-culturel et les moyens de défendre l'identité culturelle autochtone, la nature des relations à entretenir avec le monde extérieur...

**ECOVOX : Quels sont vos modèles intellectuels dans le Cameroun d'aujourd'hui ?**

**A.D.O :** Je ne parlerai pas de modèles en tant que tels, mais je ne dissimule pas que certains retiennent immédiatement mon attention. J'aime la profondeur caustique, la cohérence et la constance de Fabien Eboussi Boulaga ; j'aime la lucidité et l'élégance de Njoh Mouelle Ebenezer : voilà une sommité dont j'estime que la pensée forte et subversive n'est pas suffisamment capitalisée, y compris dans notre système scolaire... J'aime l'intransigeance de Achille Mbembe, qu'il partageait avec l'entêté Mongo Beti... J'apprécie fortement la manière dont le professeur Maurice Kamto, lorsqu'il quitte la sphère du droit, ausculte sa société... J'aime les intellectuels d'ailleurs, comme un Edgard Morin, j'allais presque dire, comme chantait Kotto Bass, « j'aime tout le monde » dans le monde intellectuel. Mais, chrétien, l'intellectuel par excellence reste pour moi Jésus Christ, lequel cumule et dépasse les caractères précédemment décrits dans la vision que nous avons de la vocation de l'intellectuel. C'est le modèle, ô combien exigeant, à suivre. Dans toute la mesure où cela est possible à un intellectuel humain....

**Propos recueillis à Yaoundé le 4 mars 2011  
Par Eugène FONSSI et Gérardine KAMDOUM**



## QUELS MODELES INTELLECTUELS POUR NOTRE SOCIETE ?

Ils sont nombreux les modèles intellectuels qui peuvent nous aider à nous construire ou à construire et reconstruire notre société. Parmi eux, trois émergent du lot. Qu'est-ce qu'ils nous enseignent ?

### 1 - SOCRATE : INTROSPECTION, IRONIE, MAÏEUTIQUE

« Dis-moi ton caractère afin que, sachant qui tu es, je dirige, d'après un plan nouveau, mes machines de ton côté [...]. Je veux t'adresser quelques questions ». Socrate in Les Nuées

Emile Chambry, parlant de Socrate dit : « Sa laideur physique contraste avec sa beauté morale ». En fait, selon ses disciples, il était laid, terriblement laid ! Mais la question que l'on serait tenté de se poser est celle de savoir si la laideur de Socrate n'est pas en définitive un masque cachant une beauté incomparable. Pour Alcibiade (jeune homme éperdu d'amour pour le philosophe) : « Il a bien l'extérieur que les statuaires donnent à Silène. Mais ouvrez-le, mes chers convives ; quels trésors ne trouverez-vous pas chez lui ! Sachez que la beauté d'un homme est pour lui l'objet le plus indifférent. » (Banquet, 216e).

Comme le dit si bien son disciple, Socrate n'accordait aucune importance à son aspect extérieur. Car pour lui, la beauté d'un homme est au-delà de sa beauté physique. Par là, il nous apprend que, ce n'est pas parce que la nature n'a pas gratifié quelqu'un qu'on ne doit rien attendre de bon de lui. L'être est au-dessus du paraître, comme la beauté morale est au-dessus de la beauté physique. Ce qui fait la valeur intrinsèque d'un homme ce n'est pas ce qu'il est physiquement, ni ce qu'il a matériellement mais ce qu'il vaut moralement.

#### Connais-toi toi-même !

« Je cherche si je suis un animal plus compliqué que Typhon et plus méchant, ou si ma nature est pure, simple ou claire et participe au divin. » (Socrate)

« Connais-toi toi-même » est le postulat de base qui est l'un des plus grands héritages que le monde ait pu recevoir de Socrate. A travers cette maxime, il invite chacun de nous à l'observation du sujet par lui-même, du regard que l'esprit pose sur lui-même pour

identifier ses forces et ses faiblesses. Il s'agit bien de s'observer en tant qu'être pensant, en s'élevant au-dessus de ses sentiments particuliers et de ses opinions qui ne sont toujours qu'une illusion de données.

L'ignorance ou l'aveuglement de soi-même fait de l'homme un esclave dépendant de ses opinions ou de ses préjugés. En revanche, la connaissance ou l'observation de notre nature, de ce que nous sommes, nous rend libres et capables de nous suffire à nous-mêmes. C'est là proprement que se constitue l'idée d'une science morale dont l'observation nous rend heureux. Mais cette science socratique soulève plusieurs difficultés relatives à la méthode.

Le critère du savoir issu de l'observation de soi est pour Socrate l'accord avec soi-même et avec les autres ; c'est dans ce rapport de l'esprit à lui-même que réside la certitude de la connaissance-conscience. La science a pour objet le général. En conséquence, l'analyse morale porte sur ce qu'il y a de commun à des actions, et non sur l'action elle-même. Par exemple : par quoi une action juste est-elle dite juste ? Nous avons une notion du juste, puisque nous l'utilisons pour qualifier certaines actions particulières. Et ce sont des notions de ce type qui permettent l'accord des esprits par le dialogue au-delà des querelles sur les mots car la connaissance est certitude. Savoir, c'est être certain. Il n'y a pas de savoir sans connaissance, sans certitude. Pour obtenir une certitude, on doit être capable d'observer, de connaître. Moins l'individu a de certitude sur un sujet quelconque, moins on peut dire qu'il considère ce sujet sagement.

Ce postulat de base qu'a défendu Socrate tout au long de sa vie, de par sa dimension intellectuelle, nous interpelle à nous connaître, c'est-à-dire à connaître nos forces et nos faiblesses, connaître nos compétences. Dans le domaine professionnel, un journaliste par exemple ne peut exercer le métier du médecin, ou un médecin celui d'un charpentier. Chacun dans la société a son rôle à jouer et toutes ces compétences mises ensemble forment un tout qui permet la con-



struction sociale.

Sur le plan moral, le « *connais-toi toi-même* » nous enseigne comment faire le bien plutôt que le mal. En effet, si l'on connaît ses forces et ses faiblesses, l'on ne peut prétendre jouer un rôle qui n'est pas le sien. C'est ainsi que dans une société dominée par la corruption, le banditisme..., ce postulat peut permettre de lutter contre ces tares qui ralentissent et dégradent l'évolution sociale.

## L'ironie Socratique

« *Ni grande ni petite : (...) je raisonnai ainsi en moi-même : Je suis plus sage que cet homme. Il peut bien se faire que ni lui ni moi ne sachions rien de fort merveilleux ; mais il y a cette différence que lui, il croit savoir, quoiqu'il ne sache rien ; et que moi, si je ne sais rien, je ne crois pas non plus savoir. Il me semble donc qu'en cela du moins je suis un peu plus sage, que je ne crois pas savoir ce que je ne sais point.* » In *L'apologie* de Socrate.

L'ironie socratique consiste, pour le philosophe, à feindre l'ignorance afin d'exposer la faiblesse de la position d'une autre personne et lui en faire prendre conscience. Le mot grec *eironeia-ειρωνεία* s'appliquait en particulier à la litote comme forme de dissimulation. Une telle ironie survenait particulièrement dans l'ignorance assumée adoptée par Socrate, comme méthode de dialectique : « *l'ironie socratique* ». Cette ironie particulière implique un aveu de l'ignorance, qui travestit une attitude sceptique et désengagée, vis-à-vis de certains dogmes ou

opinions communes qui manquent d'un fondement dans la raison ou dans la logique. La suite de questions « *innocentes* » de Socrate révèle point par point la vanité ou l'illogisme de la proposition, en ébranlant les postulats de son interlocuteur, et en remettant en cause ses hypothèses initiales. De cet enseignement de Socrate, on peut tirer deux leçons à savoir :

- Nos connaissances ne sont jamais suffisantes, il faut toujours aspirer à la connaissance supérieure et ceci n'est possible que si l'on admet son ignorance et ses lacunes ;
- Nul ne peut prétendre tout connaître, car aucun homme ne peut être omniscient même dans son domaine de compétence.

Ces deux aspects de l'enseignement de Socrate montrent la nécessité d'une humilité en tout temps et en tout lieu. Par cette ignorance, on puise dans la connaissance de l'autre pour s'enrichir intellectuellement et ainsi accroître sa capacité de réflexion.

## La maïeutique Socratique

« *Socrate traite des vertus éthiques et, à leur propos, il cherche à interpréter ou définir universellement [...] ; il cherche ce que sont les choses. [...] Ce que l'on a raison d'attribuer à Socrate, c'est à la fois les raisonnements inductifs et les définitions universelles qui sont, les uns et les autres, au début de la science. Mais pour Socrate, les universaux et les définitions/interprétations ne sont pas des êtres séparés ; ce sont les platoniciens qui les séparèrent et ils leur donnèrent le nom d'idées.* » ( La maïeutique est une technique qui consiste à bien interroger une personne pour lui faire exprimer (ac-

coucher) des connaissances. La maïeutique consiste donc à faire accoucher les esprits de leurs connaissances. Elle est destinée à faire exprimer un savoir caché en soi. Le Socrate historique employait l'ironie (ironie socratique) pour faire comprendre aux interlocuteurs que ce qu'ils croyaient savoir n'était en fait que croyance. La maïeutique, contrairement à l'ironie, s'appuie sur une théorie de la réminiscence pour faire ressurgir des vies antérieures les connaissances oubliées. Pour faire prendre conscience qu'on possède des connaissances dont on n'est pas conscient.

Pour Socrate à travers cette science, tout esprit est capable de créer. Ainsi, chaque homme doit penser créer, ne pas être spectateur de la construction sociale. Fut-elle petite, une création reste et demeure utile. Si la jeunesse Camerounaise par exemple et même africaine, au lieu d'attendre que le gouvernement fasse tout pour elle, s'attelait à chercher, comme le dit si bien Socrate, à « accoucher les esprits de leur connaissance », nous ne parlerions pas au Cameroun de trois millions de chômeurs, nous ne projeterions pas d'être un pays émergent en 2035. D'où la nécessité de s'interroger sur ce qu'on peut apporter de plus à la société, à la construction d'une cohésion sociale et non de s'interroger sur ce que la société peut ou devrait faire pour nous.

Quelles sont les implications concrètes du mode de vie et de pensée adopté par Socrate pour les hommes de notre époque ?

- Socrate était laid mais était d'une grandeur morale sans pareil et ce qu'il a fait a fait qu'il devienne pour les générations futures un véritable maître de vie. S'il était de notre société actuelle, il est évident qu'en regardant sa laideur physique, les gens ne devaient pas le prendre au sérieux. Son expérience nous permet de comprendre que l'important n'est pas dans le paraître mais dans l'être ;

- Le « *connais-toi toi-même* » de Socrate est un vrai appel à l'examen de soi. Il faut connaître ses forces et ses faiblesses pour savoir ce qu'on est capable de faire pour assurer son perfectionnement moral et intellectuel ;

- L'humilité de Socrate est une véritable leçon non seulement aux hommes de science mais aussi à tout homme. Aux hommes de sciences parce que l'humilité intellectuelle est une qualité de l'esprit scientifique et de la créativité. A l'homme tout court parce qu'elle élimine l'orgueil, la prétention qui sont des vices au regard des rapports inter subjectifs ;

- Sa maïeutique montre enfin que tout homme peut avoir accès à la connaissance. Autrement dit, ce qui peut changer c'est le degré par rapport à la connaissance. Il suffit seulement de rechercher et de promouvoir les méthodes pour éveiller la connaissance.

*Gérardine KAMDOUM*

# SARTRE : L'ENGAGEMENT COMME MODE D'ÊTRE



*Sartre a mis son existence au service du combat pour un mieux-être individuel et collectif. A quoi sert la vie dans un monde où règnent les inégalités, les injustices, les mensonges, les disfonctionnements économiques, sociaux, politiques bref les déséquilibres fonctionnels parce que fabriqués et entretenus par l'esprit humain ? Ces déséquilibres inventés par la mauvaise conscience interpellent tout le monde, l'intellectuel d'abord, en ceci qu'il est non seulement un producteur de savoirs normatifs, mais aussi et surtout un acteur de mutations qualitatives.*

Le rôle social de l'intellectuel a particulièrement intéressé Sartre. Intellectuel lui-même, au sens noble du terme, il ne s'est pas retenu d'apprécier les positions risquées, mais salvatrices des penseurs comme Emile Zola et André Gide, pour ne citer que ceux-là. Les positions de Sartre sur la condition des Noirs et sur l'antisémitisme, sa condamnation de la réification des ouvriers, son soutien aux jeunes qui manifestent en France en mai 1968, ses marches en faveur d'une presse libre donc de la liberté d'expression sont aujourd'hui des sources d'inspiration pour tous ceux qui refusent de traverser leur siècle la tête plongée dans le sable. Lorsqu'on achève la lecture d'une œuvre comme *Réflexions sur la question juive*, on comprend que la haine, le rejet sans raison apparente de l'autre, la mort constamment programmée de l'homme par l'homme ramènent l'humanité en deçà de l'animalité. L'intellectuel est là pour que la bête qui tapie en toute homme ne commande jamais son être.

## Intellectuel et engagement

Pour Sartre, l'intellectuel est avant tout un technicien du savoir pratique. Il appartient de ce fait au secteur tertiaire. Il peut être savant, médecin ingénieur, homme de loi, juriste, enseignant, écrivain... (Sartre, J. P. *Plaidoyer pour les intellectuels*, Situations VII, in Situations philosophiques, Gallimard, 1990. p.223). Seulement, et cela est important, tous les techniciens du savoir pratique ne sont pas des intellectuels. Mais c'est parmi ces techniciens que se recrutent les intellectuels (Ibid.). Quand les techniciens du savoir pratique refusent l'embrigadement bourgeois et religieux, quand ils refusent le silence, l'indifférence, la neutralité et la complaisance, quand ils se soucient et se préoccupent de la condition humaine, alors ils deviennent des philosophes, c'est-à-dire des amateurs de la sagesse, de la raison, donc des intellectuels (Sartre Op. cit, p 226). Ce qui signifie en clair qu'on peut être par exemple savant donc technicien du savoir pratique, sans être spécialiste de ce savoir donc sans

être un intellectuel. : « Si l'on veut un exemple de cette conception commune de l'intellectuel, écrit Sartre, je dirai qu'on n'appellera pas "intellectuels" des savants qui travaillent sur la fission de l'atome pour perfectionner les engins de la guerre atomique : ce sont des savants, voilà tout. Mais si ces mêmes savants, effrayés par la puissance destructrice des engins qu'ils permettent de fabriquer, se réunissent et signent un manifeste pour mettre l'opinion en garde contre l'usage de la bombe atomique, ils deviennent des intellectuels ». (Sartre op cit. Pp.221-222).

L'intellectuel est une personne qui au départ a reçu une formation scolaire, académique (spécialisée ou non), ou qui s'est auto-formé (l'autodidacte), et qui désormais a décidé, a choisi de faire de l'universelle condition humaine la raison de son existence. L'intellectuel est le penseur des causes humaines. Il est, dans le bon sens, « quelqu'un qui se mêle de ce qui ne le regarde pas » (Sartre Op cit, P.221). Sa position doit transcender les individualismes et les particularismes. L'intellectuel n'est l'otage de personne. Il n'est non plus le mandataire de personne. C'est ce statut qui rend son engagement à la fois compréhensible et conséquent parce qu'objectif et désintéressé. L'engagement est l'étoffe, la camisole qui ne doit jamais quitter l'intellectuel au risque de l'exposer à toutes sortes de tentations.

S'engager, c'est se mettre au service d'une cause. L'engagement est un acte de soutien qui rend visible le choix et met sur la place publique l'intime conviction de l'homme. On s'engage en faisant connaître ce qu'on pense. On s'engage en passant de l'ombre à la lumière, et en illuminant de son verbe ou de sa plume la misère du monde. On s'engage en quittant l'opacité de l'égoïsme et de l'individualisme, et ce pour peindre l'existence sociale aux couleurs de l'altruisme et de l'humanisme.

L'intellectuel s'engage pour construire. Et s'il lui arrive de détruire, c'est toujours pour une meilleure reconstruction de la société humaine. Le sort de l'homme et la destinée de l'humanité ne lui laissent pas le temps de dormir. L'intellectuel engagé s'engage

intellectuellement. Il doit se situer à une distance psychologique raisonnable de tout clanisme ou de tout enfermement idéologique. Le sérieux de son engagement en dépend. Dans *Qu'est-ce que la littérature ?*, Sartre précise le rôle social de l'écrivain engagé par exemple. Il s'agit de quelqu'un qui n'écrit pas pour écrire, pour distraire pour plaire. C'est quelqu'un qui écrit pour dévoiler : « Il sait que dévoiler c'est changer et qu'on ne peut dévoiler qu'en projetant de changer » (Sartre (JP), *Qu'est-ce que la littérature ?* Gallimard, 1948 P.30).

L'intellectuel prostitue son engagement s'il travaille pour une classe qui l'utilise et qui le nourrit.

## L'engagement partisan de l'intellectuel et de la faim

Sartre nomme « intellectuel organique » le technicien du savoir pratique devenu l'instrument idéologique d'une classe : la bourgeoisie. Il se charge, par ses paroles, par ses écrits, par ses actions de défendre et de protéger les intérêts de la classe qui l'a formé (éducation) et qui lui a donné du travail. Nourri par le cordon ombilical de la classe qu'il représente et qu'il sert, l'intellectuel organique ne peut promouvoir qu'un « humanisme bourgeois » (Sartre Op cit. p.228). Il s'agit d'une présentation feutrée ou déformée de la réalité. Ici, conditionnée par les avantages qu'il tire de la classe dominante, l'intellectuel joue le jeu de cette classe et se refuse de voir le monde tel qu'il se présente objectivement. Il est devenu l'homme des hauteurs, fonctionnaire « des superstructures » (Sartre, Op. cit, p.230) qui écrasent le peuple démuné et misérable. Choisir le parti de la bourgeoisie régnante, c'est contribuer à l'oppression et à l'exploitation du prolétariat misérable. Karl Marx et Friedrich Engels le montrent bien dans *Le manifeste du parti communiste*.

C'est cette misérable condition humaine que l'intellectuel de la faim se refuse de voir ou de vivre. Et la classe dominante ne lui laisse pas souvent le choix. C'est cette classe qui l'a formé. C'est elle qui lui a donné un emploi. C'est encore elle qui le paie. Mais elle ne lui donne qu'un salaire taillé sur mesure. Juste l'essentiel pour maintenir le plus longtemps possible l'abjecte et docile complicité. Les intellectuels aristocrates savent qu'ils « n'ont que leur salaire pour vivre. Ce qui leur ôte toute possibilité de se défendre dans la société civile aussi bien que dans la société politique. Les voici donc inefficaces et ondoyants ; faute d'avoir un pouvoir économique ou social, ils se prennent pour une élite appelée à juger de tout, ce qu'ils ne sont pas. De là vient leur moralisme et leur idéalisme », voire « leur dogmatisme » (Sartre Opus. cit. p.220). De ce point de vue, s'il lui vient de contester, ce n'est qu'en apparence parce que sa contestation est

« truquée » (Id. p.245). Il ne parle plus pour dire la vérité, parce qu'inféodée à l'idéologie dominante, il « pratique l'autocensure et devient apolitique, agnostique » (Id. p.236). Il est devenu l'amplificateur du mensonge officiel et ambiant. Il est devenu l'opposé et l'ennemi de l'intellectuel : « L'ennemi le plus direct de l'intellectuel est ce que j'appellerai le faux intellectuel et que Nizan nommait le chien de garde, suscité par la classe dominante pour défendre l'idéologie particulariste par des arguments qui se prétendent rigoureux » (Sartre Op cit, Pp. 244-245).

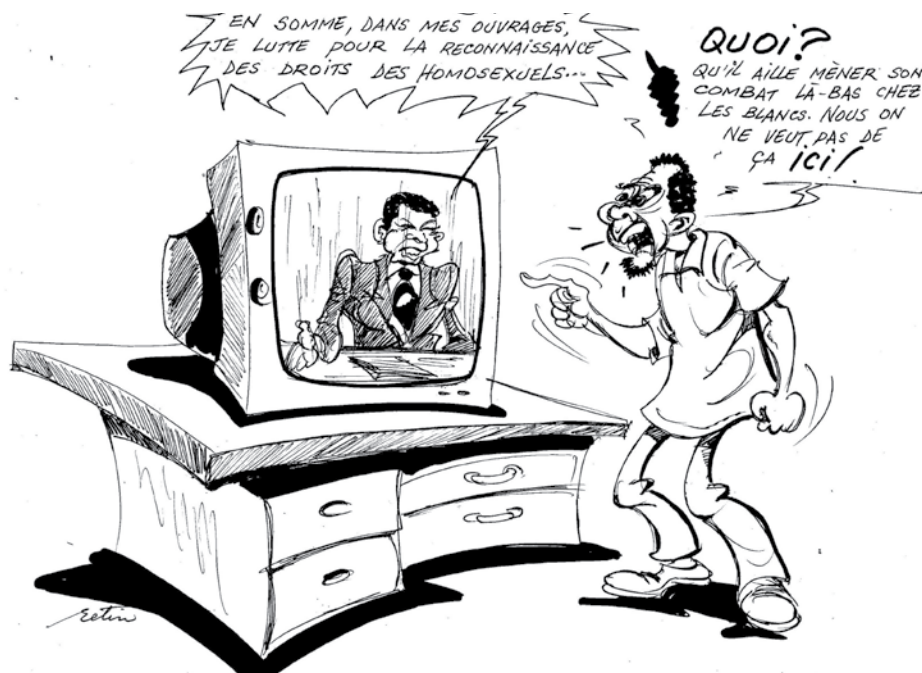
Pourtant, le véritable intellectuel, que nous appelons avec Sartre « l'intellectuel de la fin » est celui qui a compris, comme Diderot, que « si le mensonge peut servir un moment, il est nécessairement nuisible à la longue ; et qu'au contraire, la vérité sert nécessairement à la longue ; bien qu'il puisse arriver qu'elle nuise dans le moment » (Diderot, *Le neveu de Rameau*, Librairie Générale Française, 1972, p. 18).

## L'engagement conséquent de l'intellectuel de la fin

Tout intellectuel est le produit de sa société, le produit des contradictions de sa société. Il est « l'homme qui prend conscience de l'opposition, en lui, et dans la société » (Sartre op cit. P. 238). C'est la conscience de la contradiction et de l'opposition qui fait de lui le révélateur des incohérences et des injustices. C'est cette conscience inquiète et inquiétante qui l'oblige à se faire « gardien des fins fondamentales (émancipation, universalisation, donc humanisation de l'homme) » (Sartre, Op.cit, p.260). Pour tout dire, il est le gardien de l'HOMME, le gardien de l'être, pour reprendre Martin Heidegger. Tout ce qui compromet la dignité, la liberté et la responsabilité de l'homme l'interpelle. C'est cette interpellation désintéressée qui a justifié certaines positions engagées prises par des écrivains comme Voltaire, Gide et Zola, considérés par Sartre comme de véritables modèles d'intellectuels (Sartre (JP), *Situations II*, Gallimard, 1948). En choisissant de se mêler de ce qui ne les regardait pas, ils ont fait triompher la vérité qui était masquée, dans l'affaire Calas qui fit réagir Voltaire, et dans l'affaire Dreyfus qui suscita le courroux de Zola, par des accusations fallacieuses parce que montées de toutes pièces. Calas y laissa sa vie. Dreyfus son honneur. Mais tous les deux furent réhabilités. Grâce aux interpellations répétées de Gide et de Zola. Ces derniers ont compris que la neutralité et le silence n'ont jamais rien changé. Qu'ils ne peuvent que permettre aux monstres de détruire laborieusement. Ils ont compris qu'être éternellement silencieux, c'est cautionner tacitement le mal qu'on se refuse de dénoncer.

Revisitons l'historique Affaire Dreyfus. En son temps, le Procès du Capitaine Alfred Dreyfus (1859-1935) avait divisé la France en dreyfusards (hommes





de gauche) et en antidreyfusards (conservateurs et antisémites). La confusion était totale. Dreyfus fut condamné dans un premier procès pour espionnage au profit de l'Allemagne (Dreyfus était juif). Grâce à une lettre de protestation rédigée par Émile Zola au Président de la République française et publiée dans le Journal « L'Aurore », en janvier 1898, lettre intitulée « J'accuse », Dreyfus bénéficia en 1899 d'un procès en révision au cours duquel il fut reconnu que son affaire reposait sur un faux dû au Colonel Henry qui se suicida. Dreyfus obtint des circonstances atténuantes et fut gracié. En 1906, la cour de cassation réhabilita Dreyfus qui fut réintégré dans l'armée. En 1930, on découvrit la culpabilité du Commandant Esterhazy, pourtant acquitté lors du premier procès de Dreyfus. Zola, qui n'était qu'un écrivain, aurait pu dire à la famille de Dreyfus qui l'avait contacté que cette affaire politico-militaire ne l'intéressait pas. Mais il avait choisi, pour la manifestation de la vérité, de se pencher sur ce dossier qui interpellait la conscience humaine. Et son écrit, pour ne pas dire le cri de sa plume avait permis de relancer l'affaire Dreyfus, avec au bout, son acquittement. C'est vrai qu'il n'était pas le seul intellectuel à soutenir Dreyfus. Marcel Proust par exemple l'avait aussi fait. Mais Zola eut le mérite d'avoir manifesté officiellement sa position, dans un journal, ce qui lui valut d'ailleurs un procès.

L'intellectuel, le vrai, doit s'armer de courage. Il doit savoir, mieux que quiconque, que « le critique vit mal, sa femme ne l'apprécie pas comme il faudrait, ses fils sont ingrats, les fins de mois difficiles » (Sartre op cit.. p.34). Pour Sartre, l'intellectuel véritable doit incarner le changement, la révolution. Ses idées et ses mises en garde peuvent les préparer. C'est ce rôle passionnant et noble que Rousseau a par exemple joué dans la Révolution française de 1789. L'intellectuel trahit

chaque fois qu'il ferme les yeux sur les contradictions sociales, politiques et économiques de son temps : « L'office de l'intellectuel, note Sartre, est de vivre sa contradiction pour tous et de la dépasser pour tous par le radicalisme, c'est-à-dire par l'application des techniques de vérité aux illusions et aux mensonges. Par sa contradiction même, il devient le gardien de la démocratie » (Sartre, Op.cit, pp.261-262). Le vrai intellectuel, selon Sartre, doit se garder d'aider le pouvoir à tromper le peuple : « Tromper le peuple ! Cela veut dire : obtenir qu'il tourne le dos à ses propres intérêts » (Sartre, Op.cit, p.220).

L'intellectuel, parce qu'il choisit le parti des défenseurs de la vérité, doit s'attendre aux résistances, aux rejets, aux humiliations. Il doit rester digne dans le combat qu'il a librement engagé. C'est son mode d'être. C'est sa vie. C'est sa joie. C'est sa grandeur. Diderot a raison de remarquer que « l'homme de génie qui décrie une erreur générale, ou qui accrédite une grande vérité, est toujours un être digne de notre vénération. Il peut arriver que cet être soit la victime du préjugé et des lois » (Diderot, Le neveu de Rameau, Librairie Générale Française, 1972, P.18).

L'intellectuel de la fin s'intéresse particulièrement au présent et au futur de l'humanité. Il est à l'écoute de son monde. Et quand bien même il lui vient de s'inspirer du passé, l'élément passé qui l'intéresse doit utilement servir le présent. Il faut bien qu'il sache opérer un choix conséquent parce que constructif entre « Rousseau, père de la révolution française, et Gobineau, père du racisme » (Sartre op cit. p. 40). Le premier est un modèle à imiter. Le second est un contre modèle à oublier.

**Dr Célestin TCHATOUNYA,**  
Enseignant de philosophie



## EDGAR MORIN : LA REVOLUTION DE LA PENSEE ET LA REVOLUTION PAR LA PENSEE

Edgar Morin ne propose pas seulement des idées toutes faites, bien qu'il en propose beaucoup. Il crée une méthode en puisant aux sources des avancées des sciences et au carrefour des sciences. Cette méthode, il l'a patiemment élaborée depuis 1973 et son travail est précisément intitulé « La méthode ». Elle s'exprime en plusieurs volumes : La méthode 1 (La nature de la nature), La méthode 2 (La vie de la vie) ; La méthode 3 (La connaissance de la connaissance.) En même temps qu'il élaborait « La méthode » il a publié plusieurs livres où s'applique cette méthode. Il continue à en publier au rythme de plusieurs par an à l'âge de 89 ans. Très souvent considéré comme un sociologue, il se considère lui-même comme un anthropologue. Le sens qu'il donne à cette science, c'est l'étude de l'homme dans toutes ses dimensions et dans les relations entre toutes ses dimensions. Il est convaincu qu'on ne peut réduire l'homme à une dimension unique comme le fait la tradition philosophique qui considère les humains comme des êtres rationnels. Morin pense qu'aucune dimension de l'homme ne peut se comprendre sans les autres et que l'homme global ne peut se comprendre que par l'étude de toutes ses dimensions : biologique, sociale, psychologique etc.

C'est sans doute à cause de sa Méthode qu'Edgar Morin exerce une influence si grande et si grandissante dans le monde et particulièrement en Amérique latine où dit-on, une université va porter son nom. Il est directeur de recherches émérite au CNRS, président de l'Agence européenne pour la culture (Unesco) et président de l'Association pour la pensée complexe. Edgar Morin est un homme engagé : engagé par sa pensée et engagé par ses actes. Il se prononce sur tous les grands problèmes du monde. Et, Juif d'origine, il prend le parti des Palestiniens contre les Juifs. Ce qui lui vaut un long procès. Mais c'est pour le bien des Juifs qu'il prend le parti des Palestiniens. Si Israël veut prendre en compte l'évolution possible et probable du monde Arabe avec ses centaines de millions d'habitants, il ne saurait continuer à opprimer les Palestiniens en se plaçant sous le parapluie Américain. Si le contexte qui permet cette oppression vient à

changer, alors Israël court de grands risques.

Fonder un nouveau paradigme

Edgar Morin propose à la fois une révolution de la pensée et une révolution par la pensée. A ses yeux, on ne peut changer le monde qu'en changeant la pensée. Mais on ne peut changer la pensée qu'en changeant la façon de penser. Il ne suffit pas de bien réfuter ce qu'il appelle les pensées « mutilées et mutilantes. » Elles sont alimentées par des racines souterraines qui, elles échappent à la réfutation. Ces racines cachées, ce sont les paradigmes. On entend par paradigme un ensemble d'opérations mentales, de méthodes de réflexion, de postulats, de concepts, de principes qui nous permet d'interpréter la réalité. Comprendre, ce n'est pas représenter la réalité à la manière d'un miroir. C'est simplement effectuer un travail mental qui la rendra conforme à nos paradigmes. Les idées rejetées ne sont pas nécessairement fausses. Elles peuvent simplement parce en contradiction avec nos paradigmes. Certains expliqueront un tremblement de terre comme un châtement divin mais un biologiste n'y verra qu'un phénomène naturel et chacun sera content de sa compréhension du phénomène. Un conflit violent et mortel peut opposer les tenants de ces deux visions du monde. L'ambition audacieuse d'Edgar Morin est de modifier le paradigme fondamental de la pensée occidentale en le critiquant et en développant un paradigme nouveau qui s'imposera aux esprits avec la même force que l'ancien.

Dépasser le paradigme de la pensée simplifiante

La pensée occidentale repose en partie sur la simplification. Toute réalité à étudier est décomposée en éléments simples, faciles à comprendre. Le principe pourrait s'énoncer ainsi : diviser pour comprendre et même diviser pour régner et dominer. C'est Descartes qui l'a exprimé le mieux : « Décomposer chacune de mes difficultés en autant de parcelles qu'il se pourrait ». Cette méthode a permis d'immenses progrès sur le plan scientifique et technique. Mais elle

découvre aujourd'hui elle-même ses propres limites. Il ne suffit pas de décomposer pour comprendre. Ces deux exemples expliquent pourquoi. A la température normale, l'eau est liquide. Elle est composée d'hydrogène et d'oxygène. Ni l'oxygène à lui seul, ni l'hydrogène ne peut permettre de comprendre le caractère liquide. La totalité qu'est l'eau possède des propriétés qui ne préexistent dans aucune de ses parties. De même, la cellule vivante est composée de molécules dont aucune n'est vivante. C'est seulement de la combinaison de plusieurs molécules qu'émerge

part, nos savoirs disjoints, morcelés, compartimentés et, d'autre part, des réalités ou problèmes de plus en plus polydisciplinaires, transversaux, multidimensionnels, transnationaux, globaux, planétaires »

Le paradigme de la simplification se caractérise encore par le rejet de la contradiction. Lorsqu'un penseur rencontre deux idées, qui apparaissent évidentes mais qui se contredisent, il brise toujours la contradiction en optant pour une idée unique. Une pensée simplifiante ne peut accepter cette idée de Pascal que



le caractère vivant. La décomposition de la cellule ne peut nous permettre de la comprendre.

A la décomposition s'ajoute la spécialisation. Chacun ne connaît de la réalité qu'une petite parcelle. Pourtant comme le montrait déjà Pascal qu'Edgar Morin aime à citer on ne peut connaître la partie sans connaître le tout de même qu'on ne peut connaître le tout sans connaître la partie. Les problèmes du monde à l'heure de la mondialisation sont de plus en plus globaux, c'est - à - dire comportent de très nombreuses dimensions qu'aucune spécialité à elle seule ne peut saisir. « Il y a, dit Morin, inadéquation de plus en plus ample, profonde et grave entre, d'une

nous venons de mentionner : « je tiens impossible de connaître les parties sans connaître le tout, non plus que de connaître le tout sans connaître particulièrement les parties ». Or, souvent, la contradiction n'est pas dans la pensée seule mais aussi dans la réalité. Il est bien connu que l'inoculation d'une maladie peut se traduire, non par l'instauration d'un état morbide, mais par l'acquisition d'une immunité permanente contre cette maladie. Un autre postulat qui gouverne la pensée simplifiante, c'est que le monde est régi par des lois, par des déterminismes. Et la science occidentale se donne pour mission de mettre à jour les lois et les déterminismes. Se trouvent ainsi rejetés, le hasard, le désordre, l'imprévu, l'inattendu.

Or le monde constitue pour reprendre les termes de Morin « un îlot d'ordre dans un océan de désordre. » Il y a le désordre au cœur de l'atome, au niveau biologique ce qui peut se traduire par des mutations heureuses ou malheureuses, dans le cosmos où des étoiles entrent en collision et se désintègrent, dans la société, ce qui se traduit par des crises et des révolutions de toutes sortes. On pourrait citer encore bien des sous-paradigmes qui font partie du paradigme global de la pensée simplifiante.

### Vers le paradigme de la complexité

L'ambition d'Edgar Morin ne commande pas le rejet de la pensée classique. Elle la dépasse dialectiquement ou plutôt « dialogiquement », c'est-à-dire en l'intégrant dans le nouveau paradigme et en établissant les relations à la fois conflictuelles, concurrentes et complémentaires entre les deux. Le premier principe de la complexité, c'est ce qu'Edgar Morin appelle la reliance. Le principe de la reliance s'oppose au principe de l'isolement, de la décomposition, de la séparation, de la dislocation, de l'émiettement de la réalité et des disciplines pratiquées par la pensée classique. La pensée complexe voit des relations là où les classiques voyaient la séparation. Et la complexité et celle des relations nombreuses et variées.

« Il y a complexité, dit-il lorsque sont inséparables les éléments différents constituant un tout (comme l'économique, le politique, le sociologique, le psychologique, l'affectif, le mythologique) et qu'il y a tissu interdépendant, interactif et inter-réactif entre l'objet de connaissance et son contexte, les parties et le tout, le tout et les parties, les parties entre elles »

La reliance s'applique aussi aux réalités que la pensée classique croit inconciliables. Edgar Morin les intègre dans le paradigme de la complexité. Il utilise pour cela le concept de récursion. La récursion est une relation dans laquelle les effets produits constituent en même temps les effets initiaux qui produisent ce qui les a produits. Cette relation en boucle est illustrée par le lien entre la plante et la graine ou entre l'œuf et la poule. Est-ce la graine qui produit la plante ? Est-ce la plante qui produit la graine ? Les deux. C'est par la récursion qu'il faut comprendre la fameuse citation de Pascal disant qu'on ne peut comprendre la partie sans le tout, pas plus qu'on ne peut comprendre

le tout sans comprendre la partie. Chaque avancée dans la connaissance des parties permet de mieux connaître le tout de même que chaque avancée dans la connaissance du tout permet de mieux connaître les parties.

### L'Afrique à la lumière de la méthode d'Edgar Morin

La critique d'Edgar Morin aide à comprendre pourquoi l'élite africaine, tant politique qu'intellectuelle est incapable de penser les problèmes africains. Les meilleures de nos pensées sont encore simplifiantes. Pour Martien Towa, le secret de la puissance occidentale, c'est la raison, et c'est de cette raison que l'Afrique doit s'emparer pour devenir puissante et incolonisable. Il est évident que la situation privilégiée actuelle de l'Occident est multifactorielle et que les facteurs à la fois sont complémentaires, concurrents et antagonistes. Njoh Mouelle dit que, pour développer l'Afrique, il suffit de développer les richesses humaines. On peut faire à cet auteur la même critique qu'au précédent. Le développement réussi ne peut être que « l'enchaînement de plusieurs développements. » Pour beaucoup d'intellectuels, et ils se croient révolutionnaires, tous les maux de l'Afrique n'ont qu'une cause : le néocolonialisme ; et les plus astucieux vous diront qu'il faut résoudre le problème du néocolonialisme avant de s'attaquer à tout autre, ou qu'il faut résoudre les problèmes politiques comme préalable à tout autre projet. En réalité, s'attaquer à un secteur en oubliant les autres ne réussira pas mieux que de marcher sur une seule jambe. Au niveau du peuple, la simplification est plus grave encore. La pauvreté n'a qu'une cause : ceux qui sont au pouvoir sont des voleurs et des égoïstes. Ils ne laissent même pas les miettes au peuple.

Si l'homme agit d'après ce qu'il pense, et si les pensées naissent des principes souterrains qui échappent à la critique, alors nos pensées et nos actions pourraient être révolutionnées si nous mettons à jour les paradigmes cachés de la simplification et si nous adhérons au paradigme de la complexité. Et tout changement sera partiel et éphémère sans ce changement-là.

**Gilbert MBOUBOU**  
*Chercheur indépendant*

## LES CONDITIONS DE L'HÉTÉRONOMIE DES INTELLECTUELS



*Comment les intellectuels peuvent-ils, sans se renier dans leurs idéaux, leurs pensées et leurs actes, intervenir hors de leurs espaces de travail et particulièrement dans les milieux politiques et autres où les règles contredisent très souvent les valeurs intellectuelles ? Que doivent-ils et peuvent-ils faire dans ce processus pour ne pas vendre leur âme et verser dans la complaisance ?*

L'intellectuel, on le sait, est généralement visé par rapport à un domaine du savoir, une discipline intellectuelle, un art ou une création intellectuelle du génie humain. Il s'agit d'un domaine spécifique qui a ses exigences propres, ses principes de recherche et d'action, ses règles méthodologiques déterminées. Ces exigences, principes, règles, s'inscrivent dans la perspective de ce qu'on peut à la suite de Karl Popper, appeler le « Quid juris ? » (Karl Raimund POPPER, Conjectures et réfutations, paris, Payot, 1985, p.104), c'est-à-dire l'ordre des questions de droit, de ce qui doit ou devrait se faire. C'est ainsi que la vision autonomiste de l'intellectualité consiste à dire que l'intellectuel doit s'enfermer dans cette tour d'ivoire que constitue son domaine d'activité intellectuelle pour chercher avec sérénité l'idéale vérité sans se soucier de ce qui se passe autour de lui, dans l'ordre des faits, des préoccupations liées aux problèmes socioculturels ou politiques. Cette conception pose que l'activité intellectuelle est pour l'essentiel autonome par rapport à l'ordre des faits, ou pour revenir au langage Poppérien, au « Quid facti ? » Car elle puise ses fondements dans des considérations strictement logiques, strictement intrinsèques au domaine intellectuel considéré. De ce point de vue, les questions comme celles du rôle social de l'intellectuel sont bannies du champ des préoccupations de l'intellectuel. Ce dualisme du « quid juris » et du « quid facti » reprend pour son compte le dualisme classique, bien connu dans le champ de l'épistémologie, entre la recherche fondamentale ou pure et la recherche appliquée, le savoir et l'agir, la recherche tranquillement ignorante des contingences extérieures et la recherche en vue des applications pratiques, de l'action ou de la résolution des problèmes relatifs à l'existence matérielle. Mais l'évolution de la science a remis en cause la vision autonomiste et par conséquent le dualisme du savoir et de l'agir. En effet, avec la science contemporaine de plus en plus engagée dans des débats qui débordent son cadre étroit, de plus en plus sollicitée par des préoccupations utilitaires, pratiques, socioculturelles ou politiques, le savoir

spéculatif, objet de contemplation, est désuet et de moins en moins crédible. Comme le souligne justement Pierre Rousseau dans son ouvrage La science du vingtième siècle, la science aujourd'hui « n'est plus la muse innocente dont les vieux savants modèle 1900 clamaient la quiétude égoïste de leur tour d'ivoire » (Pierre ROUSSEAU, La science du vingtième siècle, paris, Hachette, 1964, p.9). En même temps que se détruit la tour d'ivoire du savant se détruit celle de l'intellectuel dont il est un représentant éminent.

L'intellectuel, surtout celui d'aujourd'hui, ne peut plus se comporter dans l'exercice de son activité intellectuelle et dans sa vie quotidienne comme un atome isolé du reste de la société ou mieux ne peut plus construire ses œuvres de l'esprit sans se soucier du devenir de sa société, de son rôle dans les processus sociaux, historiques. Son savoir non seulement se mesure de plus en plus à l'aune de ses possibilités pratiques, mais aussi est convoité de toute part comme devant servir de ferment à la résolution de nombreux problèmes liés à l'existence. A la porte de l'intellectuel frappent de manière insistante de nombreuses catégories de personnes qui, convaincues de son expertise dans son domaine d'activité intellectuelle et finalement de sa capacité à transférer son savoir et savoir faire dans divers secteurs de l'activité sociale, le sollicitent : c'est tantôt les politiques, ceux de l'opposition ou ceux du pouvoir en quête de soutien politique sous le couvert de l'appel à contribution à la construction nationale, tantôt les peuples en quête d'appui pour comprendre un phénomène ou une situation, pour lutter contre la pauvreté, l'oppression politique ou contre quelque autre problème... Dans ce contexte, il lui est difficile, voire impossible de rester indifférent à ces sollicitations, d'être insensible aux actions, événements et situations qui l'interpellent. On parle alors de la nécessaire hétéronomie de l'intellectuel. Dans le domaine de la littérature, on parlerait de l'engagement, c'est-à-dire de cette possibilité pour l'homme de Lettres de prendre position par rapport aux problèmes de la réalité socio-historique, de jouer un rôle social.

Cette hétéronomie suscite une double interrogation : cet engagement bon gré mal gré de l'intellectuel hors de son espace de travail, du cadre intrinsèque à son domaine d'intellectualité, lui est-il favorable ou défavorable ? Comment peut-il ainsi s'engager sans se renier et sans verser dans l'idéologie ?

L'hétéronomie de l'intellectuel : un Janus biface

L'hétéronomie de l'intellectuel est à l'image du Janus biface, divinité romaine, qui sur les pièces de monnaie était représentée sous l'aspect d'un homme barbu dont la tête porte deux visages opposés, regardant l'un vers l'avant, l'autre vers l'arrière. C'est qu'en effet elle est ambivalente.

Elle a une face blâmable en ceci qu'elle comporte les risques d'altération de l'intellectualité et de détournement de l'intellectuel. Hors de son domaine d'activité intellectuelle, il peut tomber dans le piège de l'instrumentalisation, de l'idéologie au sens marxiste du terme, c'est-à-dire au sens de masquage de la réalité, de déformation intentionnelle de la vérité. D'ailleurs Emmanuel Kant dans son célèbre Essai philosophique sur la paix perpétuelle mettait en garde ceux qui comme Platon souhaitaient que les philosophes soient rois ou les rois des philosophes en disant que « la possession du pouvoir corrompt inévitablement le libre jugement de la raison » (Emmanuel KANT, Essai philosophique sur la paix perpétuelle). Pour lui, le philosophe hors de son espace disciplinaire doit conseiller le politique au lieu d'exercer le pouvoir s'il tient à échapper « au soupçon d'esprit de propagande ». Plus proche de nous, Herbert Marcuse dans L'homme unidimensionnel souligne que les sociétés industrielles actuelles bien que contribuant au dynamisme de la science et à l'épanouissement matériel du savant et de la société, multiplient « les fonctions parasitaires et aliénés » (Herbert MARCUSE, L'homme unidimensionnel, Paris, Ed. de Minuits, 1968, P.74) qui ont pour conséquence la négation de la faculté pensante : « le mouvement de la pensée est arrêté par les barrières qui apparaissent comme des limites de la raison elle-même » (Herbert MARCUSE, op.cit.P.39)

Elle a en revanche une face que l'on peut dire estimable. D'abord, elle exprime le fait que le savoir est un pouvoir, et que ce pouvoir peut être mobilisé utilement au-delà du domaine où il est produit. Karl Popper, tout en faisant la distinction entre l'ordre des principes et l'ordre des faits, reconnaît néanmoins : « Je pense qu'il est possible et aussi souhaitable de recourir à la science afin de traiter les problèmes qui se posent dans le domaine du social » (Karl Raimund POPPER, op cit. p.492) car, ajoute-t-il, « Nos semblables sont fondés à attendre de nous un secours » (Karl Raimund POPPER, op cit., p.526). Ensuite, il montre que face à la gravité des problèmes existentiels, des problèmes sociaux de l'heure,

il ya à la fois urgence de la pensée et de l'action et que par conséquent l'intellectuel a sa pierre à poser dans ce chantier lorsqu'il est sollicité ou lorsqu'il en prend conscience ou en prend la décision. Car si le savoir est mobilisable dans le champ de l'action, et si les possibilités de mobilisation peuvent être élargies au-delà du domaine où ce savoir est produit, l'intellectuel apparaît comme un maillon indispensable de la chaîne de résolution des problèmes sociaux ou plus largement de la construction des institutions et valeurs appropriées aux aspirations profondes de son peuple ou de son époque. Paulin Hountondji fait remarquer que face à une Afrique qui a des problèmes graves dans le social à résoudre en urgence, la nécessité de la lutte se fait sentir à tous les niveaux, sur tous les plans si bien que le philosophe africain et plus largement l'homme de science africain doit se sentir nécessairement solidaire de cette lutte. Il écrit notamment dans son ouvrage Sur la « philosophie africaine » : « Cela veut dire, précisément, que la responsabilité du philosophe africain – comme celle de tout homme de science africain – déborde infiniment le cadre étroit de sa discipline, et qu'il ne peut se payer le luxe d'un apolitisme satisfait, d'une complaisance tranquille à l'égard du désordre établi – à moins de se renier lui-même comme philosophe, et comme homme » ( Paulin HOUNTONDJI, Sur la « philosophie africaine », Yaoundé, CLE, 1980, P.37) Reste alors la question cruciale : quelles sont les conditions de possibilité d'une hétéronomie salutaire ?

Les conditions de possibilité d'une hétéronomie salutaire

Il s'agit des conditions d'une hétéronomie réciproquement bénéfique à l'intellectuel et à la société, d'une hétéronomie dans laquelle l'intellectuel hors de son domaine disciplinaire se sent utile et épanoui. Ces conditions dépendent de la société et surtout de l'intellectuel lui-même.

Du côté de la société, nous pouvons évoquer deux conditions essentielles : la création d'un cadre social dans lequel les libertés démocratiques sont recon nues, défendues et jalousement préservées, plus particulièrement la liberté de pensée et d'expression qui comme le dit si bien le béninois Hountondji dans l'ouvrage cité est la « condition nécessaire de toute science, de tout développement théorique et, finalement de tout progrès politique et économique réel » ( Paulin HOUNTONDJI, op.cit. P). Kant dans le texte déjà cité aussi souligne qu'il est de l'intérêt des rois et des peuples de permettre à la classe des philosophes de « parler tout haut » : « Que les rois et les peuples – c'est-à-dire les peuples qui se gouvernent eux-mêmes d'après les lois de l'égalité – ne souffrent pas que la classe de philosophes disparaisse ou soit réduite au silence, mais qu'il la laissent parler tout haut, c'est

ce qui leur est indispensable pour s'éclairer sur leurs propres affaires » ( Emmanuel KANT, Essai philosophique sur la paix perpétuelle). En Afrique malheureusement, la plupart de régimes politiques, sous le couvert - depuis le vent de contestation des débuts 90 pour la plupart - d'une démocratie qui n'est que la face voilée d'une dictature, étouffent à des degrés divers les libertés démocratiques et soit réduisent au silence les intellectuels, soit les instrumentalisent et les transforment en redoutables machines de démagogie et de légitimation de la répression.

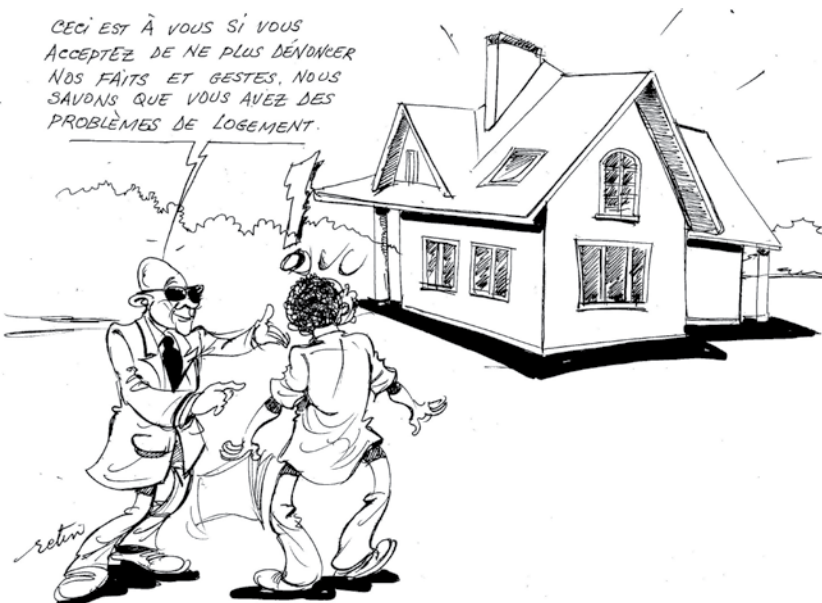
Deuxième condition : la création d'un cadre social dans lequel les compétences et les mérites sont reconnues et encouragées. Il s'agit d'un cadre dans lequel à l'école, dans la famille, le milieu professionnel et dans diverses activités de la vie politique et sociale, la médiocrité est congédiée au profit de l'excellence. Les pseudo-valeurs de la médiocrité qui ont tendance à avoir force de valeurs surtout chez nous sont entre autres la facilité, le népotisme, le chauvinisme tribal, la superstition, l'abandon de soi aux forces de l'hétéro-détermination, le manque de créativité et de responsabilité. En revanche, les valeurs de l'excellence, celles qui élèvent l'homme et la société, qui alimentent le perfectionnement continu sur les plans individuel et collectif et par conséquent le progrès, sont entre autres la liberté, le culte de l'effort et du mérite, la créativité et la responsabilité étendue à la dimension de son pays, de son continent, voire de l'humanité objective. Il s'agit de la création d'un cadre social qui valorise ce qui, se situant dans l'ordre de l'excellence, éveille chez chaque membre du corps social et sans cesse son génie créateur et son sens de l'humain.

Du côté de l'intellectuel lui-même, nous pouvons évoquer aussi deux conditions essentielles : maintenir allumée la flamme des qualités intellectuelles et morales dont les fondamentales sont l'esprit critique ou l'esprit de libre examen, l'objectivité, le courage, la sincérité, l'honnêteté. Il s'agit pour l'intellectuel de jouer un rôle social en restant intellectuel hors du cadre de sa discipline ou de son domaine d'intellectualité. Ceci

se passe d'abord par l'effort pour user de son sens élevé de discernement en vue de penser la réalité sociale dans laquelle il intervient pour la peser, la soupeser, en toute objectivité, et pour proposer la voie qui assurera au mieux le progrès et l'épanouissement de la société. Faute de quoi il va certainement tomber dans le piège de l'instrumentalisation, du discours manipulateur ou manipulé, de ce que Tana Ahanda dans la préface à son ouvrage Contribution à la critique de la philosophie africaine intitulée « La déontologie professionnelle de l'intellectualité » nomme « intellectuel griotique » (TANA AHANDA, Contribution à la critique de la philosophie africaine, Yaoundé, Les éd.de l'imprimerie nationale, P.34). « L'intellectualité griotique » (TANA AHANDA, Contribution à la critique de la philosophie africaine, Yaoundé, Les éd.de l'imprimerie nationale, P.34), fait-il remarquer, est « une pratique perverse et dangereuse pour l'intellectualité » (TANA AHANDA, op.cit .P.35) car elle trahit l'essence de l'intellectualité véritable qui « est une, immuable et intemporelle » (TANA AHANDA, op.cit. P.36) dans ses qualités. Ceci passe ensuite par un effort de courage pour remettre en cause les idées, fussent-elles de lui-même, et un ordre social qui véhicule manifestement ou insidieusement des processus d'aliénation et de servitude, même si cet ordre lui est par calcul du politique, favorable. Ce courage est solidaire de l'esprit critique, de l'objectivité, de la sincérité et de l'honnêteté. Il l'invite à refuser toute complaisance, tout opportunisme, tout compromis avec ce qui dans la réalité se noue et dénoue en terme de processus d'aliénation et d'assujettissement, de catalyseur de misère matérielle ou mentale, de sous-développement. Ce que Njoh-Mouelle dans Jalons-Recherche d'une mentalité neuve dit du philosophe est parfaitement généralisable à l'intellectuel : « C'est bien lui (...) qui doit se risquer à dire : voilà ce qui se passe, voilà jusqu'où cela peut aller, voilà les mirages, voici les réalités et les obstacles » (NJOH-MOUELLE, Jalons - Recherche d'une mentalité neuve, Yaoundé, CLE, 1970, p.79)

En somme, l'intellectuel pour une hétéronomie salubre, doit évoluer dans une société garantissant les libertés démocratiques, la méritocratie, l'excellence, et à défaut d'une telle société, doit contribuer à son avènement en s'affirmant comme savant éminent mais engagé. Il doit dans tous les champs où il intervient se montrer digne en étant invinciblement attaché à la déontologie de l'intellectualité faite de liberté d'esprit, de recherche objective de ce qui vaut le mieux, de conduite exemplaire à imiter .

CECI EST À VOUS SI VOUS  
ACCEPTÉZ DE NE PLUS DÉNONCER  
NOS FAÏTS ET GESTES. NOUS  
SAVONS QUE VOUS AVEZ DES  
PROBLÈMES DE LOGEMENT.



Par Emmanuel KAMTCHEBU  
Inspecteur Pédagogique de Philosophie



## DIX CONSIDÉRATIONS SUR L'ENGAGEMENT LITTÉRAIRE

*L'engagement littéraire est un concept complexe. Repères pour en comprendre les tenants et les aboutissants.*

1- L'intellectuel n'est pas forcément un savant : il ne se distingue guère par le caractère pointu de son savoir ni forcément par son volume encyclopédique, mais par son attitude de permanente remise en cause des situations artificiellement difficiles, à la longue intenable. Il est cultivé, à la façon dont Michel de Montaigne conçoit cette dimension de l'ouvrier de la philosophie pour l'action à court ou moyen terme : « Mieux vaut savoir un peu de tout que tout savoir de quelque chose ».

2- C'est l'infatigable catalyseur du changement (en bien, en moins mauvais) dont la démarche tend à poursuivre ce qui n'est pas encore là à partir d'une ambiante réalité sociopolitique qui se fait de plus en plus insoutenable. Il agit en humble et dynamique facilitateur des meilleures convergences sociales, en levure qui fait monter la pâte humaine vers son plein accomplissement pour un mieux-vivre ensemble. Comme Jacques Roumain, Mao Tse Toung, Frantz Fanon, Ossende Afana, ...

3- Singulier produit de l'histoire, l'intellectuel homme d'action mûrement réfléchi et orchestré est un témoin enthousiaste de son temps, avec une attention appuyée sur les mailles du destin susceptibles de détenir le secret d'une traversée réussie du désert de l'existence humaine. (V. Hugo, A. Césaire, Cheikh Anta Diop).

4- L'écrivain préoccupé de la libération nationale s'est choisi cette mission permanente, cette absorbante tâche de longue haleine, tout à fait librement ; il n'est souvent mandataire de personne ni d'aucun lobby, d'aucune autorité établie, d'aucun sur-moi. Il ne doit qu'à sa conscience volontiers alertée d'y persévérer, d'en faire l'objectif majeur de toute son existence. Littérature d'exil, s'il en est ! Mongo Béti, Ngugi Wa Thiongo.

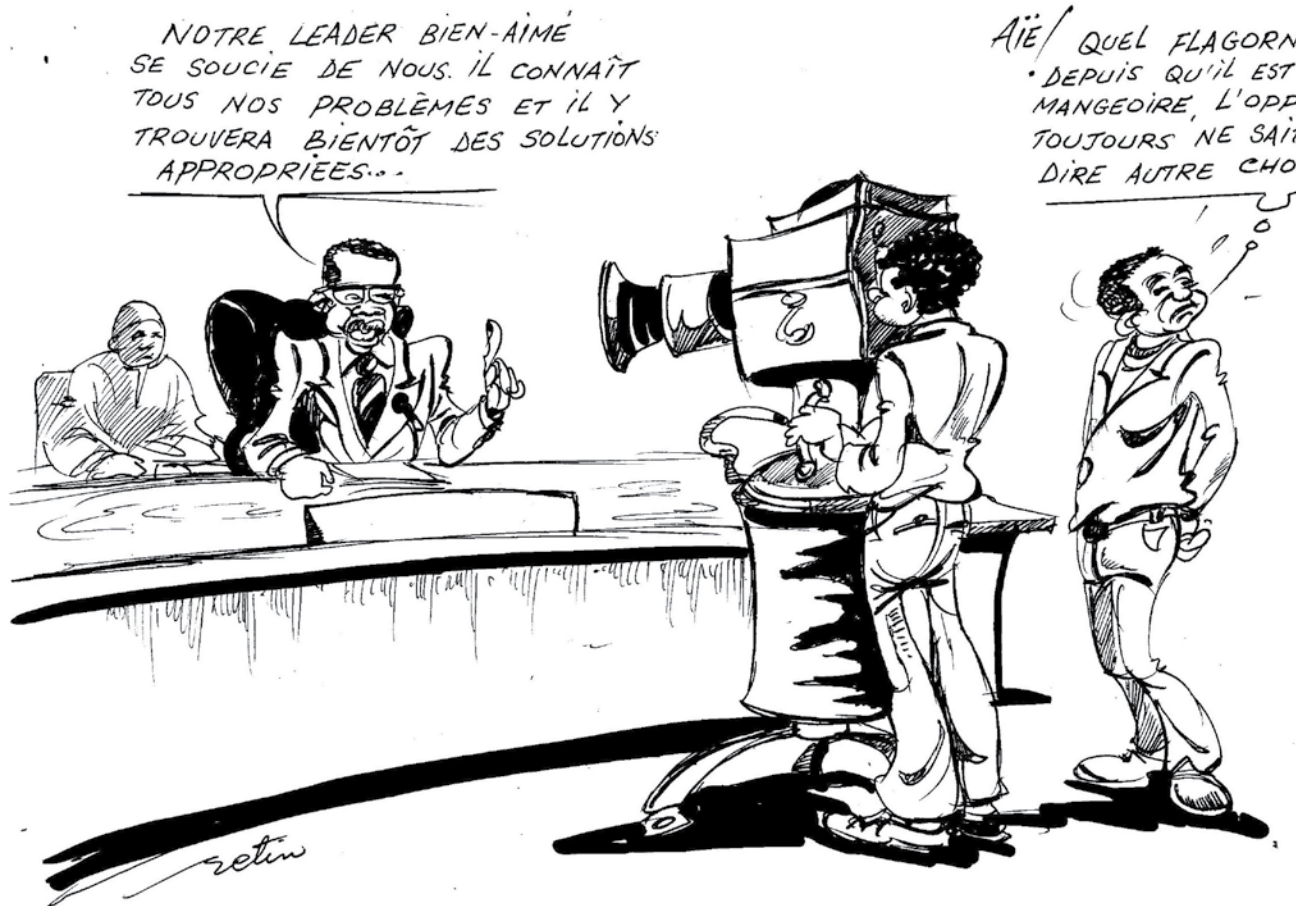
5- La fatalité de la solitude. Le chevalier de la plume est alors plus exposé aux erreurs de jugement, par carences de cercles de concertation, de débats

soutenus ; sa planche de salut, c'est sa rigueur dialectique, ajoutée à sa froideur dans l'analyse, une émanation de son désintéressement personnel, de son sens élevé de sacrifice pour toute cause qui peut s'élever au-dessus d'une vie d'homme. Il n'empêche que - par complexe - toutes les structures de pouvoir gardent à bonne distance cet inlassable fouineur de situations porteuses d'actions libératrices, mais quelquefois aussi empêcheur de tourner en rond. Pour son intégrité connue, sa fidélité à soi et à son idéal, on l'affiche partout en animal fascinant de cirque, sans jamais songer à l'intégrer tout à fait aux cercles de prise de décisions sensibles. En situation de crises ouvertes, c'est par lui que l'on commence les purges (L. Trotski, Franklin Boukaka, Ken Saro Wiwa).

6- L'intellectuel combattant ne cesse de « gêner » par son radicalisme, sa « rigide » fidélité à la cause de ralliement collectif ; il accepte volontiers de varier (ou laisser varier), même à l'infini, les moyens - à condition que les nouveaux choix n'altèrent point les meilleures caractéristiques de l'objectif ultime ayant aisément fait l'unanimité au départ. Son radicalisme transparait dans son style, sa langue - par sa simplicité, sa franchise, sa transparence diamantifère, tout le contraire de la langue de bois de l'intellectuel affairiste, prestidigitateur, porté à masquer son indigence en idées et sentiments nobles, derrière l'opacité forcenée du poème juste pour la beauté formelle, de la phrase plus grandiloquente que significative. Cf. Voltaire de l'Affaire Calas ; V. Hugo Des Châtiments ; E. Zola de l'Affaire Dreyfus ; F. Fanon Des Damnés de la terre ; Mongo Béti de Main basse sur le Cameroun, etc.

7- Le libérateur doit être libre, au préalable. Il est passé par la nécessaire phase de l'auto libération (psychologique) : l'habitude de l'introspection en vue de se débarrasser méticuleusement, par paliers, des démons intérieurs, des inhibitions et autres réflexes d'autocensures (préjugés de classe, contraintes idéologiques plus ou moins brouillées, innombrables situations de névrose où une certaine éducation l'a installé). Ainsi A. Césaire, arrière-petit-fils d'esclave





nègre des Antilles françaises, parvient par lui-même à découvrir et à brandir à la face du maître et du monde la splendeur de la civilisation ancestrale, le désormais indispensable supplément d'âme que constitue la riche spiritualité noire pour l'explorateur aux yeux bleus, le premier à suffoquer des senteurs pestilentielles d'un monde qu'il a saccagé de fond en comble. « Pitié pour nos vainqueurs omniscients et naïfs » (A. Césaire, Cahier d'un retour au pays natal, Présence Africaine, 1971, p.121)

8- L'ennemi le plus redoutable de l'intellectuel c'est l'intellectuel organique du Pouvoir ou de lobbies. Celui-ci combat sans cesse celui-là tout en feignant parfois d'être du même bord que lui, celui de l'aristocratie du savoir « supérieur », des gourmets de la Beauté. Le faux intellectuel fait du sophisme « rigoureux » l'arme de prédilection de son interminable polémique, de la dérision incessante à laquelle il soumet en tout temps et en tout lieu son honnête homologue. Il est suscité, glorifié, discrètement payé pour ça, par les milieux dominants qu'il sert avec application et malice.

9- Le chien de garde de l'obscurantisme triomphant ne peut être un homme libre : il ne saurait longtemps faire illusion sur ses tant claironnées ambitions d'humaniste ; sa pensée, ses velléités d'actions socialement porteuses, se trouvent diversement plombées : l'appât du gain personnel ; l'habitude de savantes et insidieuses désinformations ; de la complaisance dans l'indignité, en continuelle quête de glorioles - pour lui et ses mandataires.

10- L'intellectuel apparent est un sournois adepte de « l'art pour l'art », pour le Beau, ce Veau d'Or ; un faiseur de belles phrases, en attendant de devenir Hommes de Lettres adulé, détenteur de Prix célèbres. À l'en croire, l'engagement tue l'art, dont la production constitue sa primordiale raison d'être. Il vit pour la littérature ; il ne parle partout que de littérature, en littéraire, c'est-à-dire pour briller, se faire valoir, pour ne rien dire en somme qui vaille, en évitant d'aborder des thèmes qui fâchent, de s'engager, de descendre dans les « bassesses » de la politique.

**Dr. Hilaire SIKOUNMO**  
Ecrivain



## COMPRENDRE LA PENSÉE POLITIQUE DE GRAMSCI AUJOURD'HUI

S'il y a un penseur qui a le plus réfléchi sur la condition d'intellectuels dans la société, c'est sans aucun doute l'italien Antonio Gramsci, un marxiste révolutionnaire dont le rayonnement mondial tout au long du 20<sup>ème</sup> siècle jusqu'à nos jours montre à quel point sa recherche a une portée qui devrait nous pousser à en découvrir encore la substance, surtout en ces temps où notre monde se cherche douloureusement les voies d'avenir et les nouveaux chemins d'espérance. M. Piotte a consacré à ce philosophe un livre fort utile non seulement pour tous ceux qui voudraient connaître Gramsci, mais aussi pour toutes les personnes qui réfléchissent sur les dynamiques de l'intelligence, de la connaissance et du savoir dans le devenir et le développement des communautés humaines. Titre de cet ouvrage : La pensée politique de Gramsci.

A partir d'une analyse systématique des concepts utilisés par le philosophe marxiste italien et une mise en lumière de la structuration logique de sa démarche, l'auteur présente sa pensée politique dans sa dimension novatrice et résolument révolutionnaire. Avec maestria, dans un style limpide et alerte, qui colle à la réflexion de Gramsci et en déroule patiemment tous les nœuds, M. PIOTTE nous offre une lecture très riche de la philosophie politique du célèbre révolutionnaire.

Au centre de cette pensée Gramsci : le rôle de ceux qu'il nomme les intellectuels organiques et de ceux qu'ils appellent les intellectuels traditionnels dans la trame économique, politique et culturelle des sociétés. Ces deux catégories de personnes, M. Piotte montre qu'elles sont, selon Gramsci, au cœur des changements sociaux et des transformations des rapports entre les classes sociales.

Comme on le sait en régime marxiste, l'histoire est un vaste champ de luttes de classes et les changements fondamentaux ne s'y opèrent que lorsqu'une classe en supprime une autre dans un combat pour la domination politico-économique et qu'elle s'y taille la part du lion dans la production d'idées hégémoniques pour la régulation des relations sociales. En fait, les classes s'inscrivent dans un cadre global qui est celui d'un mode de production spécifiquement déterminé. Elles prennent place dans ce cadre à partir du rôle qu'elles y jouent. Dans un mode de production comme celui du système féodal au Moyen-âge, la domination est assurée par la classe des propriétaires terriens. Lorsque la classe bourgeoise devient dominante au début des temps modernes, on sait que c'est un nouveau mode de production qui voit le jour et qu'il impose de nouvelles nécessités économiques, en rupture

avec l'ancien modèle. Avec le marxisme, la visée est d'en finir avec le mode de production bourgeois en faisant émerger une nouvelle classe dominante : le prolétariat. Saisie ainsi comme succession des révolutions lancées par les classes sociales dans les modes de production, l'histoire dans sa structure de domination est liée au fait que les nouvelles classes dirigeantes se dotent toujours des forces intellectuelles qui en construisent et en diffusent la vision du monde, imposant ainsi les valeurs de la classe dominante comme les valeurs tout court. On appelle intellectuels organiques ces forces de l'intelligence, du savoir, de la connaissance et de la matière grise au service des dominants. Les propriétaires terriens du Moyen-âge ont eu leurs intellectuels organiques, particulièrement les clercs qui assuraient, par l'action des Eglises dans la société, un certain ordre de valeurs et des normes de légitimation du pouvoir du Roi et de l'aristocratie. La classe bourgeoise a eu elle aussi ses intellectuels organiques qui ont imposé les valeurs du mercantilisme dont le capitalisme d'hier et le néolibéralisme actuel est l'aboutissement le plus visible dans le concert des nations maintenant. Aux yeux de Gramsci, le prolétariat ne pouvait assumer son rôle de classe dirigeante que dans la mesure où elle devait se doter, elle aussi, de ses propres intellectuels organiques. Une force dont la vocation serait de produire les idées dominantes et de diffuser les valeurs nouvelles sur les cendres de la bourgeoisie vaincue.

Le rôle des idées et des valeurs hégémoniques irriguées par les intellectuels organiques est ainsi capital. Il permet de créer une conscience sociale nouvelle et d'asseoir le pouvoir de la nouvelle classe dominante en le justifiant par des nécessités indubitables et des objectifs historiques irrésistibles. Une sorte de marche de l'histoire dont on pourrait dire qu'elle est « unstoppable » et qu'elle obéit à une logique interne dont la pensée marxiste a dénoué les arcanes.

Mais la nouvelle classe ne peut vraiment imposer sa domination et son hégémonie que si, à l'échelle des idées et des valeurs, elle parvient soit à vaincre les intellectuels organiques de la précédente classe dominante qu'elle a remplacée, soit à se servir d'eux dans une nouvelle configuration d'idées et de valeurs. Gramsci appelle intellectuels traditionnels ces forces intellectuelles qui étaient au service des classes vaincues, de vieilles dynamiques déstructurées et émasculées en tant qu'énergie historique en action.

Dans le contexte de lutte entre communisme et capitalisme dans lequel la pensée de Gramsci s'est inscrite au

cours de la première moitié du 20<sup>ème</sup> siècle, on comprend que la place qui est donnée aux intellectuels organiques pour le triomphe du prolétariat comme classe dominante et force hégémonique était destinée à remettre en cause la vulgate du déterminisme économique qu'une certaine interprétation du marxisme promouvait. Si la possession des moyens de production et la domination infrastructurelle de la classe dominante est essentielle, elle ne l'est que dans la mesure où elle est animée par l'hégémonie super-structurelle des idées et des valeurs irriguées par les intellectuels organiques. Elle l'est aussi par la force qu'ont ces idées et ces valeurs à mettre au service de la nouvelle classe dominante tous les intellectuels traditionnels qui peuvent encore avoir une certaine influence dans la société.

L'enjeu d'une révolution comme celle que le marxisme et le communisme proposaient est alors celui-ci aux yeux de Gramsci : toutes les forces populaires qui permettent au prolétariat d'assumer son rôle historique de classe dirigeante, toutes les organisations qui assument la tâche de la domination de la société par les nouvelles énergies d'action historique que sont les prolétaires ne seront à la hauteur de leur mission que si leur domination économique-politique est aussi une hégémonie des idées et des valeurs. D'où l'importance des batailles théoriques, des structures de propagande, des mouvements de conditionnement idéologique et des pulsations d'animation socioculturelle que les intellectuels organiques se doivent de mener. Il s'agit là d'une exigence capitale et décisive, sans laquelle les changements sociaux ne seront jamais des changements de profondeur, du moins pour la classe dominante et ses structures dirigeantes.

Les réalités dont traite GRAMSCI peuvent sembler lointaines comme problématiques et sans intérêt pratique pour les temps que nous vivons. On peut sans doute s'interroger : « Pourquoi les concepts d'intellectuels organiques, d'intellectuels traditionnels, de classe dominante et d'hégémonie sont-ils importants encore de nos jours ? Pourquoi devons-nous y faire encore recours quand on sait que le marxisme est mort, que le communisme a été vaincu et que maintenant flamboie partout dans les cœurs et trône au-dessus de toutes les nations un capitalisme néolibéral triomphant, nouveau phare incontestable pour les brillances de la Fin de l'Histoire ? »

On se méprendrait lourdement sur la portée de la pensée de Gramsci si l'on estimait qu'elle est essentiellement d'ordre théorique. En fait, la réflexion de cet auteur est une grille féconde de lecture de l'ordre mondial dans lequel nous vivons. Un ordre où la domination et l'hégémonie sont entre les mains des conglomerats mondiaux et des complexes militaro-techno-industriels dont les idées hégémoniques et les valeurs fondamentales sont en permanence diffusées par une armée d'intellectuels organiques dont les structures médiatiques sont des puissantes armes de conditionnement psychologique et d'incitation au consentement et à la soumission au monde tel qu'il est. Celui du FMI, de la Banque Mondiale, de l'OMC,

du G8, du G20 et d'un Conseil de Sécurité des Nations Unies complètement noyauté par les puissances d'argent et les forces d'intérêts financiers. Face à ce monde, les intellectuels traditionnels du temps des nationalismes et des identités nationales ou locales, tout comme les vieux révolutionnaires qui ont cru à la lutte de classes, au triomphe du prolétariat et aux triomphes éclatants du grand Soir se sentent perdus « ringardisés » et castrés dans leur être, à moins qu'ils ne se mettent au service de nouveaux Maîtres du Monde et qu'ils se convertissent aux Nouvelles Tables de la Loi d'une mondialisation sans alternative, pour parler comme Ricardo Petrella.

Dans un tel ordre de domination et d'hégémonie, la vraie bataille a un nom : l'altermondialisation. L'altermondialisation ici et maintenant. L'altermondialisation fermement et résolument. Avec la formation, l'éducation et la promotion d'intellectuels organiques dont les réseaux, mondialement animés et puissamment déterminés à agir, puissent être au service de nouvelles forces politiques et économiques. Cela pour un nouvel ordre du monde, au nom de valeurs d'humanité susceptibles de supplanter dans l'imaginaire des populations l'actuelle hégémonie et l'actuelle domination du néolibéralisme.

Celui-ci, d'un certain point de vue, est en train de chavirer sous le poids des crises économiques et des catastrophes écologiques. Beaucoup de ses intellectuels organiques sentent peu à peu que le sol va se dérober sous leurs pieds. Les altermondialistes qui combattent l'ordre régnant ont conscience que nous vivons les temps de parturition d'où pourra jaillir un nouvel ordre de valeurs et de normes pour une autre vision de l'économie et de la politique, au nom de la vie et de la survie de notre espèce. Au nom des générations futures dont nous ne devons pas hypothéquer les chances de vie, pour reprendre l'idée fondamentale de Hans Jonas.

N'est-ce pas en ces temps-ci que nous devons de repenser Gramsci dans une perspective novatrice ? Cette perspective, je la vois comme celle qui nous ferait comprendre que sur les cendres du marxisme et du communisme peut fleurir aujourd'hui un nouvel humanisme planétaire, dont les problématiques de la gouvernance mondiale, du développement durable, de la civilisation écologique, de la non-violence et de la paix mondiale sont des semences de nouvelles espérances. Je la vois comme un nouveau printemps politique des peuples, qui ne serait pas dirigé simplement contre quelques dictateurs à l'intérieur des nations, ainsi qu'on l'a vu récemment en Tunisie ou en Egypte, mais contre la dictature du marché, contre l'autoritarisme du profit, contre la tyrannie de l'Argent-Roi et de tout le système mondial qu'ils animent et irriguent de leur souffle destructeur.

*Rév. Dr. KĀ MANA  
Professeur à l'UEC*



## LA FUITE DES CERVEAUX : UN PARADOXE DÉMENT ?

*Ceux des intellectuels qui restent attachés à leurs pays, envers et contre tout, sont « naturellement » regardés avec beaucoup d'admiration. Ceux qui en revanche choisissent l'expatriation sont indexés pour leur « fuite », leur « lâcheté » ou pour leur manque de « patriotisme ». Devant de telles « évidences » et les postures normatives qu'elles inspirent comme « naturellement », affirmer qu'il n'existe pas de fuite de cerveaux relève d'un « para-doxe » dément. Et les questions par lesquelles on monnaye cette thèse renforcent son caractère hérétique : le patriotisme auquel on associe si spontanément la non fuite des cerveaux est-il nécessairement une vertu ? Le postulat du préjudice causé par un intellectuel à son pays en le quittant pour exercer ses compétences sous d'autres cieux n'est-il pas devenu, aujourd'hui, une explication désuète ?*

La notion de « fuite » comporte une charge normative qui se cache derrière son apparence descriptive. Cette charge renvoie à la notion de « patriotisme », qui apparaît le plus comme ce dont la fuite serait la négation. Mais l'analyse du patriotisme montrera que son caractère vertueux ne va pas sans dire et d'autre part, que celui-ci est conditionné par un certain nombre de méta-normes qui relativisent sa portée axiologique.

Le philosophe américain Alasdair MacIntyre, qui s'est particulièrement intéressé à la problématique du patriotisme, dans une perspective éthique, le définit comme étant « une attention particulière portée non seulement à sa propre nation, mais également aux caractéristiques, mérites et exploits de sa propre nation » (« Le patriotisme est-il une vertu ? », in André Berten, Libéraux et communautariens, Paris, PUF, 1998, p. 289). Le patriotisme, comparé par MacIntyre à la fidélité conjugale, renferme l'obligation de privilégier les intérêts de sa propre communauté par rapport à ceux des autres communautés.

Si l'on se situe dans une perspective universaliste, on pourrait considérer comme étant immorale toute posture consistant à accorder sa préférence à un groupe particulier plutôt que de viser l'universel ou l'humanité entière. Déjà les stoïciens considéraient les êtres humains comme des citoyens du monde, et pensaient que les devoirs éthiques ne devaient pas être circonscrits dans le cadre étroit d'une cité. Sénèque le disait avec beaucoup de clarté : « Nous déclarons que notre patrie est le monde, afin de pouvoir donner un champ plus vaste à notre vertu. » (De la tranquillité de l'âme, IV, 3-4). Et le philosophe australien Peter Singer accuse les patriotes de violer le principe éthique de l'égalité entre les communautés humaines dans la mesure où ils accordent une plus grande importance aux intérêts de leurs propres communautés. Dans ces conditions, l'intellectuel qui donnerait plus de poids aux intérêts de sa société violerait ses obligations envers l'humanité, et celui qui choisirait ou accepterait de mettre ses compétences au service de sociétés différentes de la sienne serait, précisément, non pas un « fuyard », mais un homme vertueux, pour son attachement à l'humanité et à des valeurs universelles.

Dans une perspective communautarienne en revanche, il n'y a de devoir éthique que dans le cadre d'une communauté bien déterminée, parce que c'est forcément dans une communauté que se construisent à la fois notre identité humaine et notre identité morale. Nos devoirs éthiques concernent d'abord ceux qui nous sont proches, parce qu'ils partagent avec nous les mêmes convictions éthiques, le même univers de significations. Selon le « principe de proximité morale », il est légitime de privilégier ceux qui, du point de vue de la distance et même des liens d'appartenance, sont proches de nous, à moins de nous tourner vers un concept aussi abstrait que l'humanité que, dans une certaine mesure, nous ne rencontrons jamais. Rousseau, parlant des « cosmopolites », disait justement qu'ils « se vantent d'aimer tout le monde pour avoir le droit de n'aimer personne » (cité par Bernard Baertshi, « Les charmes secrets du patriotisme », in Les nationalismes, Paris, PUF, 2002, p. 75).

Socrate avait jugé que l'obéissance aux lois de la cité était un devoir inconditionnel et qu'il ne pouvait accepter la proposition faite par son ami Criton de s'évader de sa prison et de s'exiler pour éviter le sort qui l'attendait. De même, les intellectuels qui envisageraient de s'installer sous d'autres cieux pourraient se sentir interpellés par le dieu du patriotisme leur rappelant la dette morale qu'ils ont à l'égard de la société qui les a éduqués, et aussi la tragédie d'une société dont les institutions tomberaient en ruine parce que les personnes qualifiées qui étaient censées les entretenir auraient toutes choisi l'expatriation. Le même dieu du patriotisme ferait que l'intellectuel qui excellerait sous d'autres cieux éprouve, malgré la gratification qu'il tirerait légitimement de ses prouesses, quelque frustration de ne pas pouvoir le faire à partir de son propre terroir.

Il est bien difficile, au regard de ces arguments, de relativiser l'importance, pour chaque nation, de voir ses citoyens se dévouer à sa construction. Il faut cependant affirmer qu'une nation n'est pas un espace où il s'agit simplement de vivre ensemble, mais de bien vivre comme le dirait Aristote. Du coup, l'attachement patriotique d'un individu à sa nation ne revêt de signification qu'en rapport à un projet

de bien vivre présenté clairement comme tel. En l'absence de pareil projet, le patriotisme devient un « non sens sur les échasses ». En l'absence de communauté politique où les institutions et les personnes qui exercent le pouvoir incarnent sans ambiguïté le souci du bien commun par lequel se définit une communauté, le patriotisme est une absurdité et non une vertu. Dans une société où les intellectuels ne peuvent prospérer qu'au prix de l'anesthésie de leur vigilance critique et de l'excellence dans la flagornerie à l'égard du pouvoir, c'est la « fuite » des cerveaux qui devient l'attitude la plus patriotique. On pourrait dire plus : il n'existe de cerveaux que là où la fonction du cerveau est reconnue et valorisée. A partir du moment où la « présence » des cerveaux n'est pas réellement reconnue, il est tout simplement difficile de « remarquer », sauf fortuitement, leur exode. Et il n'y a pas lieu de considérer cet « exode » comme une « fuite », dans le sens habituel de cette notion. Dans pareil contexte, la seule signification rigoureuse de la fuite des cerveaux serait à trouver dans le mouvement consistant, pour une personne se trouvant en danger en un lieu, à échapper à ce danger. On en a une bonne illustration chez Aristote qui dut « fuir » Athènes pour éviter qu'un nouveau crime ne soit perpétré contre la philosophie, après celui qui avait été déjà commis contre Socrate. Chaque pays africain peut, à son tour, dresser la liste de ses intellectuels qui ont dû prendre le chemin de l'exil, parce qu'un cerveau vivant ailleurs vaut sûrement beaucoup mieux qu'un cerveau atrophié dans son propre terroir.

Les cerveaux n'ont pas de patrie

A partir de ce qui apparaît comme une obligation morale, pour chaque intellectuel, d'apporter sa contribution à la construction de sa nation, la perspective universaliste ne pourrait être maintenue que dans la mesure où elle consentirait à voir considérer l'humanité comme étant la communauté des communautés, et l'obligation de chaque personne à l'égard de l'humanité comme étant une obligation qui ne peut s'exercer qu'à travers une communauté particulière. Il s'agit, par ce biais, d'associer deux perspectives apparemment antinomiques : la perspective communautarienne et la perspective universaliste, pour obtenir ce que l'on pourrait désigner en termes de patriotisme cosmopolitique.

Ces termes recouvrent deux choses : 1/ Le dévouement à la construction d'une communauté, quelle qu'elle soit, comme moyen pour réaliser les buts de l'humanité ; 2/ la possibilité, pour chaque communauté, de bénéficier de l'effort déployé ailleurs par ses propres ressortissants. Le contexte actuel de la globalisation permet de justifier une telle analyse. Si la notion de mobilité occupe une place de plus en plus importante dans l'espace universitaire, c'est bien parce que les cerveaux ne peuvent se développer aujourd'hui que par cette connexion aux réseaux internationaux de la production du savoir. Par ailleurs, la participation à la construction d'une nation n'exige plus la présence physique des compétences. Les nouvelles technologies de l'information et de la communication rendent possible une participation virtuelle au développement d'un pays tout aussi efficace qu'une participation directe.

A l'ère de la mobilité, on parle davantage de « circulation des cerveaux » que de « fuite des cerveaux ».

On peut certes faire valoir que cette « circulation des cerveaux » prend toujours les mêmes destinations : les universités et les industries des pays du Nord, qui offrent les meilleures opportunités de travail et d'épanouissement. Et c'est à partir de ces lieux que des initiatives peuvent éventuellement être prises en faveur d'un véritable transfert des savoirs et des compétences vers les pays de départ. Mais la seule existence de cette éventualité est suffisante pour affirmer que la « fuite des cerveaux » n'est pas une perte. Il appartient en réalité aux pays concernés par cette « fuite » d'inverser la « perte » en gain. Les chiffres impressionnants d'intellectuels africains se trouvant dans d'autres pays devraient, dans ces conditions, constituer un atout, plutôt qu'un motif de plainte, parce que l'importance de ces chiffres signifierait aussi l'importance des possibilités de transfert de compétences dans les pays d'origine. Quelques pays, en l'occurrence ceux les plus désignés dans les statistiques comme étant les plus « affectés » par la fuite des cerveaux, ont déjà mis en place un certain nombre d'initiatives qui aident à capitaliser les compétences de leur diaspora. La SANSa (South African Network of Sills Abroad), par exemple, permet à quelques 22000 diplômés des universités sud-africaines se trouvant à l'étranger de rester en contact avec leurs universités d'origine et de continuer de les soutenir par leurs expertises renforcées à l'étranger. Comme l'écrit Mercy Brown : « Ces réseaux cherchent davantage à canaliser la science et la technologie plutôt que les hommes et cherchent également à initier des coopérations avec les pays développés accueillant leurs élites. » (« Using Intellectual Diaspora to Reverse The Brain Drain », in *Brain Drain and Capacity Building in Africa*, ECA/IDRC/IOM, 2000).

Certains pays, à court d'initiative, imaginent plutôt des solutions consistant à entraver par des mesures administratives rétrogrades les tentatives de départ de leurs ressortissants. D'autres demandent que les pays du Nord tempèrent les recrutements de leurs cadres, ou qu'ils paient des dédommagements aux pays de départ qui ont assumé la charge de l'éducation de ces ressortissants. Certains autres pays condamnent leurs ressortissants à l'abandon de leur nationalité de départ, alors que la double nationalité aurait facilité encore plus la contribution de ceux-ci à la construction de leurs pays.

Ceci revient à dire que la question des compétences se pose désormais au niveau de la responsabilité des dirigeants africains qui condamnent leurs intellectuels à l'expatriation, et non au niveau de ces intellectuels qui, même en étant partis, tiennent en général, ainsi que le montrent toutes les études, à maintenir des liens avec leurs pays d'origine, et à apporter leur contribution à leur construction.

*Ernest-Marie MBONDA*  
*Université catholique d'Afrique Centrale*  
*Yaoundé, Cameroun*



## L'URGENCE DE MANGER

La faim justifie-t-elle les moyens ? Certains intellos tropicaux voués à la servilité alimentaire le pensent. En effet, la bouche de l'intellectuel qui mange, ne parle pas. Si elle tente de parler, l'on entendra surtout des borborygmes, c'est-à-dire des choses peu claires, articulées sous influence ou si l'on préfère, fortement entrecoupées, voire rythmées par des déglutitions aussi sonores qu'incommodes. Si en dépit de ces limitations, elle réussit à énoncer une idée, ce sera pour laisser entendre et tenter de faire valoir par exemple que le Chef de l'Etat est un vice-dieu alors qu'il n'est qu'un pauvre mortel parmi les hommes, qu'il est infallible alors même qu'il se trompe comme le citoyen lambda, que le parti qu'il dirige est le plus sûr garant de l'unité nationale quand bien même ce parti couvrirait en son sein des germes de tribalisme. L'urgence de manger, dans ce contexte, disqualifie l'urgence de penser et bat en brèche le principe de non contradiction si cher aux adeptes de la rationalité.

D'autres intellos, sans doute plus intéressés par la qualité du buffet et mus par le principe selon lequel le tuyau, c'est la position, se murent dans le silence. Hier diserts sur tout et sur rien, ils deviennent subitement aphones : ils désertent promptement les amphithéâtres qu'ils adoraient naguère et investissent les sites de consommation des ressources publiques, évitent comme la peste, les éventuels contradictoires et ne font quelques rares apparitions aux rassemblements du parti que pour esquiver maladroitement quelques pas de danse et « faroter » à tour de bras toutes celles et tous ceux qui n'ont pas eu la chance, comme eux, de se positionner à la mangeoire nationale. L'urgence de manger a tué en eux la libre expression et fait d'eux sinon des sténographes du statu quo, du moins des marionnettes entre les mains des tenants du pouvoir.

Mais cette relation alimentaire peut connaître parfois des moments de disette. Devant cette situation, nos intellos ne sont pas pris au dépourvu : pour des raisons inavouées, certains retrouvent, comme par enchantement, l'usage de la parole. Et pour dire quoi ? Pour dire combien le prince est méchant, comment il excelle dans l'art de tourner ses proches collaborateurs en bourriques, comment le parti est pourri, comment la corruption gangrène l'administration, la justice, la police, l'école, comment les droits de l'homme sont bafoués : une façon, comme une autre, de se contredire magistralement, d'emprunter, à une vitesse vertigineuse, le virage du désamour. Le sevrage al-

imentaire nourrit chez eux de fortes récriminations.

Chez d'autres intellos au contraire, la disette ne tue pas l'espoir. Elle nourrit le rêve d'être rappelé aux affaires tôt ou tard par le prince. Bercés par ce secret espoir, ils continuent de chanter à gorge déployée des cantiques en l'honneur de leur messie, de multiplier des messes de nuit dans des temples inavouables, de tendre des pièges à toutes celles et à tous ceux qui, comme eux, peuplent la caverne de l'oubli en attendant d'accéder à la lumière d'une nouvelle reconnaissance.

Ceux qui, pourtant bons joueurs, sont convaincus qu'ils ne seront plus sélectionnés dans l'équipe nationale de la goinfrerie, sombrent dans le désarroi lorsqu'ils sont désavoués par le prince. Leur frein, ils le rongent en silence et s'interdisent désormais tout engagement politique. Peut-être comprennent-ils à ce moment et sur le tard qu'ils ont subi le triste destin du citron pressé : mériter une place dans la poubelle sitôt que l'on a été délesté de son jus. Mais leur silence et leur retrait de la scène ne peuvent que les condamner sans rémission car par leur attitude, ils cautionnent, même indirectement, les errements du pouvoir. Le mot du philosophe français Jean Paul Sartre n'a jamais aussi percutant : ne pas s'engager, c'est encore s'engager. Cette classe d'intellos, à nos yeux, n'a pas d'excuse qui vaille. Le souvenir des ripailles est-il devenu pour eux si amer qu'il efface le goût de l'action ?

En tout état de cause, l'urgence de manger semble de plus en plus s'imposer comme le principe de base de la fonction intellectuelle. Ils ne sont pas nombreux ceux qui, à leurs risques et périls, s'en écartent. Dans un contexte de pauvreté matérielle et de paupérisation anthropologique, les exigences de l'esprit ont reculé devant les sollicitations pressantes du ventre et l'échelle des valeurs a été renversée. Par tous ces intellectuels retors, rompus à l'art de l'esquive des vrais enjeux de notre société et préoccupés par la conquête d'illusoires trophées : les trophées de la honte et de la merde, de l'imposture et de l'indignité. S'il n'est pas interdit de manger, il n'est pas raisonnable de tout soumettre à l'acte de manger.

*Eugène FONSSI*

# LE REBELLE

Bande de fainéants ! Bougez-vous là en bas. J'ai des délais à respecter moi...



Euh ! patron... c'est que nous ne voulons plus travailler ...

...tant que nos revendications ne seront pas prises en compte.

Ma parole ! ça c'est de la rébellion...



Prenez ça comme vous voulez, patron ; mais mes collègues et moi souhaitons être traités de façon plus humaine, avoir un salaire et des conditions de travail plus décentes.



Bien parlé ! on voit que toi au moins tu as été à l'école.



Dis donc toi, l'intello... ne me fait pas regretter de t'avoir engagé dans ma petite entreprise. Tout marchait bien ici avant que tu ne viennes avec de nouvelles idées...



...mais il n'est pas trop tard. Je m'en vais t'expulser d'ici de gré ou de force.

Allez, ouste ! Allez répandre vos brillantes théories ailleurs.

Ne faites pas ça patron ; sinon...



Sinon quoi ? Attrape !



L'ouvrier esquiva la canne du patron et dans un mouvement reflexe...

...il lui asséna sa pelle sur la tête avec une violence inouïe.

Tiens ! tu ne l'as pas volée, celle-là.



Le jour même, il fut renvoyé. Il partit en sifflant, car il savait qu'il venait d'ouvrir une brèche salutaire dans le monde des ouvriers.



FIN !

# BARRONS LA VOIE AU SIDA !



## **DIRECTION GENERALE**

B.P. 1256  
BAFOUSSAM - CAMEROUN  
Tél (237) 33 44 66 68  
Fax (237) 33 44 66 69  
E-Mail: [cipcre.dg@cipcre.org](mailto:cipcre.dg@cipcre.org)

## **CIPCRE-Cameroun**

B.P. 1256,  
Bafoussam  
Tél (237) 33 44 62 67  
Fax (237) 33 44 66 69  
E-Mail: [cipcre.dg@cipcre.org](mailto:cipcre.dg@cipcre.org)

## **CIPCRE-Bénin**

B.P. 287, Porto-Novo  
Tél (229) 20 22 22 49  
Fax (229) 20 22 30 50  
E-Mail: [cipcre.benin@cipcre.org](mailto:cipcre.benin@cipcre.org)

## **CIPCRE-Conseil & Services**

B.P. 15059 Yaoundé  
Tél (237) 22 23 75 92  
Fax (237) 22 23 75 92  
E-Mail: [ccs@cipcre.org](mailto:ccs@cipcre.org)